

L'Égyptianité selon Fawzia Assaad : Unification identitaire ou menace pour la diversité culturelle?

Dr. Gihane El Kadi

Maître de conférences à la Faculté des langues et de la traduction
Université Canadienne Al Ahram

المصرية وفقاً لفوزية أسعد: توحيد الهوية أم تهديد للتنوع الثقافي؟

د. جيهان السيد القاضي

مدرس بكلية اللغات والترجمة- جامعة الأهرام الكندية

الملخص العربي:

تبحث هذه الدراسة في بناء الهوية المصرية في أعمال فوزية أسعد، وتتساءل عن تأثيرها: هل تشكل عامل توحيد أم تهديداً للتنوع الثقافي؟ في كتاباتها، تؤكد أسعد على وجود استمرارية تاريخية بين مصر القديمة والحديثة، مسلطة الضوء على أهمية الإرث الفرعوني في تشكيل الهوية الوطنية. ومع ذلك، فإن هذا النهج يثير تساؤلات حول شمولية النموذج الهويات الذي تطرحه، خاصة فيما يتعلق بالأقليات الدينية والثقافية مثل الأقباط.

تهدف هذه الدراسة إلى تحليل كيفية تناول أسعد للتعايش بين التقاليد والحداثة، وكذلك بين الخصوصية والعالمية، مع دراسة التداخليات الاجتماعية والسياسية لمفهومها عن المصرية في سياق بيئة متنوعة ثقافياً.

الكلمات المفتاحية

المصرية، الهوية الوطنية، التنوع الثقافي، فوزية أسعد، الإرث الفرعوني، الأقباط، الحداثة، التقاليد، التعددية الثقافية، الاستمرارية التاريخية، الوحدة الوطنية، التمثيلات الثقافية.

L'Égyptianité selon Fawzia Assaad : Unification identitaire ou menace pour la diversité culturelle ?

Dr. Gihane El Kadi

Maître de conférences à la Faculté des langues et de la traduction
Université Canadienne Al Ahram

Cette recherche examine la construction de l'identité égyptienne chez Fawzia Assaad et questionne son impact sur l'identité : agit-elle comme un facteur d'unité ou comme une menace pour la diversité culturelle ? Dans ses écrits, Assaad affirme l'existence d'une continuité historique entre l'Égypte antique et moderne, en mettant en avant l'importance de l'héritage pharaonique dans la construction de l'identité nationale. Cependant, cette méthode suscite des interrogations concernant l'inclusivité du modèle identitaire qu'elle avance, en particulier en ce qui concerne les minorités religieuses et culturelles, comme les Coptes.

Cette étude vise à analyser la façon dont Assaad aborde la coexistence de la tradition et de la modernité, ainsi que du particularisme et de l'universalité, tout en examinant les répercussions sociopolitiques de sa conception de l'égyptianité au sein d'un environnement de diversité culturelle.

Termes Clés

Égyptianité, identité nationale, diversité culturelle, Fawzia Assaad, héritage pharaonique, Coptes, modernité, tradition, multiculturalisme, continuité historique, unité nationale, représentations culturelles.

Egyptianity According to Fawzia Assaad: Identity Unification or a Threat to Cultural Diversity?

Dr. Gihane EL KADI

French Lecturer at the Faculty of Languages and Translation
Ahran Canadian University

This research examines the construction of Egyptian identity in the works of Fawzia Assaad and questions its impact: does it serve as a unifying factor or pose a threat to cultural diversity? In her writings, Assaad asserts the existence of a historical continuity between Ancient and Modern Egypt, emphasizing the significance of the Pharaonic heritage in shaping national identity. However, this approach raises questions regarding the inclusivity of the identity model she proposes, particularly concerning religious and cultural minorities such as the Copts.

This study aims to analyze how Assaad addresses the coexistence of tradition and modernity, as well as particularism and universality, while examining the sociopolitical implications of her concept of Egyptianity within a culturally diverse environment.

Keywords

Egyptianity, national identity, cultural diversity, Fawzia Assaad, Pharaonic heritage, Copts, modernity, tradition, multiculturalism, historical continuity, national unity, cultural representations.

Fawzia Assaad ¹ est une écrivaine dont le cheminement et les œuvres fournissent une analyse approfondie et nuancée de l'identité égyptienne et de la diversité culturelle de son pays. Au cours de son parcours académique, littéraire et personnel, elle dépasse les discours prédominants afin d'analyser les concepts de mémoire, d'identité et de modernité dans un contexte marqué par une histoire ancienne et une diversité culturelle. Un cheminement intellectuel et personnel caractérisé par des questionnements sur l'identité. Fawzia Assaad, née au Caire en 1929, a décroché un doctorat en lettres de la prestigieuse Université de la Sorbonne à Paris. Elle a commencé sa carrière en tant qu'enseignante de philosophie à l'Université Ain Shams. Son double ancrage en Égypte et en Europe a influencé sa sensibilité et sa manière d'écrire. Son partenariat avec un médecin impliqué à l'Organisation Mondiale de la Santé l'a amenée à s'installer à Genève, où elle a bénéficié d'un cadre favorable pour approfondir sa connexion avec l'Égypte tout en adoptant une perspective plus universelle.

Fawzia Assaad, écrivaine égyptienne d'origine copte, a illuminé la scène littéraire par sa virtuosité dans la langue française et par son dévouement à préserver et à réimaginer les racines de la culture égyptienne. Elle a navigué sur les vagues sans fin d'un océan regorgeant d'aventures culturelles et intellectuelles, explorant et fusionnant une variété de connaissances et de perspectives qui ont profondément marqué le développement de son œuvre littéraire. Son cheminement propose une aventure enrichissante, fusionnant habilement deux mondes que tout oppose. D'une part, il offre l'opportunité de s'immerger pleinement dans la richesse intellectuelle de la civilisation de l'Égypte ancienne, en explorant ses majestueuses pyramides, ses énigmatiques hiéroglyphes et son récit envoûtant. En revanche, il propose une plongée totale dans l'ère contemporaine de l'Europe, révélant ses progrès technologiques, ses pôles culturels animés et ses innombrables débouchés en matière de carrière. Après avoir absorbé le savoir des écoles francophones en Égypte tel un parchemin gorgé d'encre,

1 Fawzia Assaad <https://www.editions-harmattan.fr>

Fawzia Assaad décide de s'envoler vers la Sorbonne, où elle gravit les échelons du savoir pour finalement conquérir brillamment un doctorat en philosophie en 1956. Elle décide alors de se lancer dans l'enseignement de la philosophie à l'Université Ain Shams du Caire. Cependant, sa trajectoire professionnelle prend un tournant inattendu lorsqu'elle décide d'accompagner son époux, le Dr Fakhry Assaad, praticien à l'Organisation Mondiale de la Santé, dans ses missions à l'étranger, avant de s'installer définitivement à Genève. C'est en ce lieu central de la cité qu'elle investit toute sa force créatrice afin de donner forme à ses idées.

Il est important de noter que la révolution industrielle a eu un impact significatif sur la société européenne au XIXe siècle.

C'est en 1975 que Fawzia Assaad a débuté sa carrière littéraire avec "L'Égyptienne", un roman explorant les profondeurs de la mémoire collective égyptienne².

Les œuvres artistiques de Fawzia Assaad proposent une analyse approfondie de la psyché égyptienne, révélant la complexité d'une identité influencée par son passé historique, ses coutumes et ses croyances. À travers son analyse de la société égyptienne, Assaad examine les relations entre les adeptes de l'islam et les chrétiens coptes, ainsi que les conflits et les avantages découlant de leur cohabitation, tout en mettant en lumière leur contribution à l'élaboration d'une identité nationale à la fois unifiée et diversifiée.

La problématique de cette recherche

Pour Fawzia Assaad, le concept d'égyptianité constitue un élément central, intimement lié à la mémoire, aux mythes et à l'identité des femmes. Cependant, la manière dont elle réinterprète cette égyptianité dans ses écrits engendre une tension entre, d'une part, le désir de renouer avec une culture ancestrale, et d'autre part, le risque d'un repli identitaire. Dans un contexte marqué par l'exil, l'hybridité et la pluralité des appartenances, peut-on encore considérer l'identité égyptienne comme un point de convergence

²Assaad(F), L'Égyptienne . Mercure de France, Paris,1975

symbolique sans pour autant nier la diversité culturelle de ses représentations ?

La pensée de Fawzia Assaad cherche-t-elle à établir une identité nationale unifiée fondée sur les racines historiques et mythologiques de l'Égypte, ou propose-t-elle plutôt une conception ouverte, mouvante et complexe de cette identité ? Doit-on comprendre cette égyptianité comme une stratégie d'ancrage identitaire face à la dispersion, ou comme une esthétique valorisant la diversité et la multiplicité ?

Les œuvres étudiées soulèvent ainsi une interrogation fondamentale : l'identité égyptienne chez Assaad repose-t-elle sur une vision inclusive, capable de transcender les différences culturelles, ou s'ancre-t-elle dans un attachement profond à un passé historique commun ?

En examinant les évolutions sociales et politiques du pays, Assaad souligne les réformes économiques et sociétales en constante évolution, qui ont pour objectif de construire un avenir plus équitable et prospère.

Pour elle, l'identité égyptienne est un processus dynamique qui oscille entre la mémoire collective et les enjeux contemporains, tout en étant tournée vers de nouvelles perspectives. Elle met en avant la capacité de résilience de l'Égypte, la comparant à un phénix renaissant de ses épreuves, tout en soulignant l'originalité et la profondeur de sa culture.

Grâce à son parcours académique et littéraire, Fawzia Assaad nous invite à explorer la manière dont une société peut concilier son héritage du passé avec ses aspirations du présent, tout en mettant en lumière la diversité culturelle qui la rend unique. Son art révèle une voix unique, mêlant habilement différentes inspirations pour célébrer la pérennité et l'énergie de l'identité égyptienne.

Parmi ses œuvres les plus remarquables figurent L'Égyptienne (1975), Préfigurations égyptiennes de la pensée de Nietzsche (1986), Des Enfants et des Chats (1987), La Grande maison de Louxor (1992), Hatshepsout : Femme Pharaon (2000), Ahlam et les éboueurs du Caire (2004), Pharaons hérétiques : Hatshepsout, Akhenaton, Nefertiti (2007), Les Préfigurations Égyptiennes des

Dogmes Chrétiens (2013) et Égypte An II (2013), qui brillent par leur profondeur et leur capacité à transporter le lecteur dans des mondes fascinants.

Chaque œuvre d'art offre un regard singulier sur l'essence de l'identité égyptienne et sur les défis passionnants de la fusion des cultures.

Fawzia Assaad explore avec virtuosité les paradoxes du temps, jonglant habilement entre les ombres du passé, les éclats de la modernité et les méandres de l'identité, tout en scrutant les entrelacs sociaux, politiques et historiques qui composent la toile complexe de la société égyptienne contemporaine.

Les piliers qui soutiennent son investigation de l'identité égyptienne se dressent comme un trépied indispensable : La splendeur de l'héritage des pharaons resplendit tel un joyau étincelant, reflétant l'essence même de la nation et alimentant la fierté commune de ses habitants.

La modernité secoue les conventions établies en métamorphosant les schémas sociaux et politiques, semant la confusion parmi les coutumes figées dans le temps. Résister à l'emprise coloniale tout en nourrissant le désir d'indépendance culturelle forge une identité empreinte de résilience, en harmonisant les legs du passé avec les enjeux du présent. Les créations littéraires de cette écrivaine explorent les abîmes mystérieux des thèmes essentiels tels que l'identité et la mémoire, dévoilant les intrications subtiles entre hier et aujourd'hui. Elle s'aventure au cœur des nuances entre les identités masculines et féminines, examinant les défis qui parsèment la quête de liberté tout en sondant les dynamiques de pouvoir entre tradition et modernité.

Cette œuvre souligne l'importance cruciale de préserver notre patrimoine culturel tout en intégrant avec bienveillance les évolutions de notre époque. Les œuvres d'Assaad mettent en lumière les écarts entre les genres, les normes sociales étouffantes et le combat entre la tradition et l'émancipation. Elles plongent avec délice dans l'exploration des pouvoirs insoupçonnés des mots, capables de véhiculer les récits anciens et de favoriser les échanges entre les diverses cultures. Son exploration le mène à explorer

l'univers féminin en Égypte, révélant les intrigues de pouvoir et les tactiques de résistance utilisées pour faire face aux changements sociaux.

En donnant de l'écho aux voix souvent étouffées des minorités et des marginalisés, Assaad révèle la force des liens sociaux et leur aptitude à se réinventer au cœur du tumulte de la société actuelle. Cette recherche vise à examiner certains romans phares qui font partie de l'œuvre littéraire de Fawzia Assaad :

L'Égyptienne (1975) Des Enfants et des Chats (1987) La Construction de la Grande Maison de Louxor (1992) Ahlam et les Éboueurs du Caire (2004) L'Égypte de l'An II (2013)

Assaad s'aventure au cœur de ses œuvres pour explorer de près la dualité de l'identité égyptienne, mettant en lumière l'éternel jeu entre les coutumes anciennes solidement enracinées et les tendances contemporaines qui façonnent le visage de la société actuelle. Elle plonge sa plume dans les remous agités de la société égyptienne moderne, révélant les intrications complexes qui la caractérisent, qu'elles soient liées à la culture, à la politique ou à la religion. Elle met en évidence la complexité des relations et des tensions qui structurent la vie quotidienne des habitants de l'Égypte. Pour saisir pleinement les enjeux sociopolitiques contemporains, il est essentiel de tisser des liens entre les divers épisodes de l'histoire.

En procédant à une analyse minutieuse des événements antérieurs, il devient envisageable de fournir un éclairage éclairé ainsi qu'une interprétation approfondie des défis contemporains auxquels nous faisons face. Assaad élabore sa réflexion en s'appuyant sur un cadre conceptuel constitué de trois piliers fondamentaux, lesquels constituent les fondements de son raisonnement.

L'histoire ne se réduit pas à la simple narration des événements passés ; elle doit également assumer une fonction de guide et d'orientation pour le présent, en éclairant les choix et les orientations adoptés par les individus et les communautés. La modernité ne se définit pas seulement par le renoncement aux racines, mais se révèle essentiellement par leur transformation perpétuelle, s'inscrivant dans un mouvement constant oscillant

entre la sauvegarde de l'héritage et l'exploration de nouveaux horizons.

L'Égypte ne se réduit pas à sa dimension religieuse, mais s'épanouit également à travers la préservation et la transmission d'un patrimoine culturel diversifié, qui est valorisé par l'ensemble de sa population. La particularité de l'identité copte en Égypte se manifeste à travers sa danse subtile entre marginalisation et affirmation, mettant en lumière les tensions et les contradictions qui caractérisent la société égyptienne. Plutôt que de les cantonner à un rôle de victimes, Assaad met en lumière la contribution essentielle des Coptes en tant que protagonistes clés de l'histoire et de la culture égyptiennes. Avec une acuité remarquable, elle dissèque les trois piliers fondamentaux qui participent activement à forger et à enraciner de façon robuste l'identité copte au sein du contexte historique national. La religion copte, telle une flamboyante héritière de l'Égypte pharaonique, brille de par son passé opulent et sa résilience remarquable face aux multiples influences culturelles et religieuses ayant marqué l'histoire millénaire de l'Égypte.

En dépit de sa modestie au sein du paysage religieux, cette tradition spirituelle constitue un pilier essentiel de l'identité égyptienne, semblable à un phare discret mais constant, illuminant inlassablement l'esprit de la société. En Égypte, les traditions constituent un tableau culturel fascinant, alliant la mystique héritée des pharaons à des rituels intemporels, tout en intégrant l'empreinte omniprésente de l'islam, qui représente un pilier spirituel du pays depuis des temps immémoriaux. Cette magie enchanteuse tisse une toile intemporelle entre les âges, garantissant ainsi la perpétuation et la transmission d'un patrimoine culturel riche et varié. Par son talent éblouissant et envoûtant, Fawzia Assaad illumine brillamment la richesse et la magnificence de l'âme égyptienne. Elle brille de mille feux en mettant en lumière la splendeur, la variété et la force de la culture égyptienne, nous invitant à plonger avec une admiration profonde dans cet héritage culturel séculaire.

Commençons par le roman l'Égyptienne et son titre évocateur. 2
Ce roman raconte l'histoire de la femme égyptienne au XX siècle.
L'Égyptienne suit le cheminement de la vie d'une femme copte au
fil du temps de l'occupation anglaise et de la guerre israélo-arabe.
La romancière écrit à ce propos que pour raconter l'histoire de
l'Égyptienne, il faudrait en raconter mille, dix mille, cent mille,
plus encore, autant qu'il y a de femmes en Égypte. (l'Égyptienne
p.14)

La romancière française Suzanne Prou qui spécifie dans la préface
du roman la religion de Fawzia Assaad, ouvre de stimulantes pistes
de réflexions sur la religion de cette écrivaine qui appartient à une
minorité copte, jalouse de ses particularismes, attachée à ses
traditions. (préface de l'Égyptienne pp.8-9)

Fière de ses ancêtres, Fawzia Assaad se reconnaît avant tout
égyptienne; elle s'enorgueillie de son appartenance à un grand
peuple qui plonge ses racines diverses dans de très anciens passés.
Elle est pleine de confiance que l'avenir qui s'étend devant ce
grand peuple pourrait être un avenir de paix, de prospérité, de
douceur, le long du grand fleuve ou glissent les lentes felouques.
(préface de l'Égyptienne p.9)

Elle exprime en termes nets et clairs que le fait d'être copte est un
titre de gloire et que les coptes sont les descendants des anciens
égyptiens. La preuve la plus éclatante qu'ils en ont, est cette
profonde, hallucinante similitude des corps, des crânes, des
visages.(L'Égyptienne .p .12)

Laila, l'héroïne, se targue de son égyptianité et que ses ancêtres, et
les ancêtres de ses ancêtres étaient égyptiens. Elle assure avec un
ton majestueux plein de joie que des siècles et des siècles d'amour
orienté ont fait d'elle une égyptienne fière d'être égyptienne.
(L'Égyptienne pp.13-14)

Elle souligne par exemple avec vanité que le petit instituteur
Monsieur Pahor n'a d'autre titre de gloire que celui d'être copte et
de porter dans son nom celui d'Horus, le faucon, dieu solaire, héros
de légende. Elle s'enorgueillie de la résistance des ancêtres de
Pahor durant des siècles à l'invasion islamique sans se convertir en
payant "la djizzia", l'impôt des vaincus et en se réfugiant, comme

tant d'autres, en Haute-Égypte. Elle éprouve une fierté démesurée car l'adjectif copte veut dire égyptien. Elle notifie que quand les Arabes ont occupé le pays, ils ont écrit le nom des coptes en arabe "G.B.T", puisqu' il n'y a pas de voyelles dans leur écriture et que cela à bien vite donner « gypty » copte. (L'Égyptienne pp.79-80)

Elle s'honore de l'attachement du copte à la terre d'Égypte qui le cache aux temps de la persécution Elle est remplie d'honneur que le copte est entouré d'innombrables momies qui lui ressemblent étrangement et d'autant plus qu'après sa mort, un creux lui est aménagé dans la terre à laquelle se mélange, en proportions inconnues, la poussière des momies. (L'Égyptienne p.81)

Elle fulmine contre les musulmans qui reprochent amèrement aux coptes leur étrange obstination à se singulariser. Elle s'en irrite d'autant plus que la religion du Prophète est bien plus rationnelle, aux yeux des musulmans, que celle des chrétiens. Elle vitupère contre la majorité musulmane qui considère la religion des chrétiens toute pénétrée d'une espèce de sorcellerie et pleine de sorcellerie ou d'anthropophagie, entachée de magie avec ce Dieu qui est une Trinité et ce pain qui se transforme en chair, ce vin qui se transforme en sang, cette façon de dévorer le Christ tout entier dans chaque miette de pain, dans chaque goutte de sang. (L'Égyptienne pp.82-83)

Forte du sentiment de supériorité des coptes, yehia, le frère de Laila, s'indigne de la décroissance du nombre des coptes dans les allées du pouvoir. Les musulmans restent, pour lui, des gens qui ont trahi la religion de leurs ancêtres. (L'Égyptienne p 198)

Laila est restée copte mais elle veut épouser Hussein. (L'Égyptienne p.155)

Malgré l'interdiction de l'épouser parce qu'il est musulman et qu'elle est copte, elle va désobéir. (L'Égyptienne p .169)

Laila et Hussein vont se moquer de l'opinion publique et vont se marier discrètement malgré la réaction violente de leurs familles. (L'Égyptienne pp .210-211)

Une fois l'opinion publique habituée à leur union, des gens bien-pensants leur rendent visite. (L'Égyptienne p .214)

Laila, l'héroïne, a trop haute opinion de ses ancêtres qui ont continué à parcourir le même cercle après "l'avènement d'Allah " en Égypte. Elle ne défend pas les droits de la communauté copte, et ne s'enflamme pas pour la cause de la communauté copte. Elle préfère les préfigurations du christianisme dessinées sur les murs des temples pharaoniques et le mystère d'une trinité qui englobe l'amour de la femme et la force de la bête. Mais elle craint par-dessus toutes les prescriptions, les édits et les interdits du fanatisme. La romancière qui tire de l'orgueil de l'Égypte ancienne, regrette avec peine "le pouvoir magique" des moines de cette terre sainte de balayer le fanatisme. (L'égyptienne pp.200-201)

Les images d'une Égypte éternelle se retrouvent dans le quotidien vécu. Laila se met à aimer la mort, comme elle aime le désert, à aimer le monde des morts, aussi vieux que l'ancienne Égypte. Elle pense que tout ce qu'il y a de plus beau dans ce pays, a pour origine un tombeau. (L'égyptienne pp 93 -94)

Après la mort, Hussein, dépassant ses limites d'homme, devient un Osiris vivant et végétant habitant le cœur de Laila. Il se métamorphose en plante, en animal ; il est lotus, il est bélier. Il se fait multiple, il est tous les dieux. Il tue le mal, le serpent Apophis. (L'égyptienne p.250)

Zebeida, la servante, voit ses morts en rêve qui lui disent qu'ils ont faim ou que leurs âmes ne sont pas en paix.

À son réveil, elle va leur rendre visite au plus vite les consoler et les nourrir. Elle entend du fond des âges, la voix d'Horus ordonnant que des offrandes soient apportées sur le tombeau d'Osiris. (L'Égyptienne pp.38-39)

De même, la romancière fait entrer son lecteur de plein pied dans la société égyptienne. Elle rapporte en détail quelques traditions culinaires en Égypte.

Le marchand de "foul medammes" et la grande urne fumante de fèves brunes cuites à l'étouffée, une nuit entière.

Chacun les déguste à sa manière : cuites au beurre avec un bel œuf au plat posé au milieu, ou bien écrasées avec du fromage de chèvre, ou encore assaisonnées d'huile d'olive et d'un jus de

citron, ou tout simplement dénudées de leurs gaines, avec un soupçon de sel. (L'égyptienne p. 50)

Le jour de "l'Eid el kebir", l'odeur de la viande rôtie envahit tout le quartier de Rodah, car au fond de chaque jardin les agneaux, enfilés sur leurs broches, tournent lentement, arrosés de beurre fondu et léchés par la flamme bleue du charbon de bois. (L'égyptienne pp. 58-59)

Le regard de monsieur Pahor s'emplit de visions délicieuses : les deux poules cossues dans une grande marmite, la corette potagère, cette succulente herbe antique, poussée entre les sillons de coton, mijotée dans le bouillon des poules, aromatisée d'un mélange d'ail et de coriandre rôtis. (L'égyptienne p .80)

Par ailleurs, la romancière explore de manière récurrente dans ses romans le motif de la crainte du mauvais œil en Égypte. La superstition du mauvais œil repose sur la conviction que des individus possèdent le pouvoir de nuire, voire de causer la mort, en posant simplement leur regard sur autrui. Elles ont le pouvoir de maudire quiconque s'épanouit dans la réussite qu'elles convoitent ardemment. Il est supposé que même les âmes les plus bienveillantes peuvent involontairement projeter des ondes négatives, sans le savoir, et ainsi apporter malchance à autrui par le simple échange de regards³ 3

Pour éviter le mauvais œil qui a causé la mort de sa grande sœur, l'arrivée de Laila est fêtée dans l'intimité la plus stricte sans cérémonie, sans invitations. Le prêtre encense la maison ; les tantes, les oncles, les grands cousins offrent à l'enfant quantité de bijoux incrustés de turquoises, pierres qui exorcisent l'envie, porteuse de mauvais œil. (L'égyptienne pp.17-18)

A travers son héroïne, Fawzia Assaad demande des réformes qui protègent les femmes de la polygamie, du divorce, de la toute-puissance du père et du mari. Elle souhaite que la femme soit consciente de sa valeur. (L'égyptienne, p .101)

³ "D'après la Bible...Faut-il craindre le mauvais œil ?" 1989.<https://www.jw.org>

Presque à la fin du roman, la romancière raconte une conversation entre deux hommes au café "el fashaoui" qui lui donne un brin d'espoir. L'un des deux essaie de convaincre son ami de rester célibataire bien que le prophète autorise à l'homme d'épouser quatre femmes. Il jure par le prophète qu'une femme, 'c'est déjà trop".

Pour mieux le persuader, il fait une sorte de comparaison entre la femme d'hier et celle d'aujourd'hui : Ces jours-là l'épouse patiente ne posait pas de question, qui enlevait les chaussures de son mari et le lavait, le massait, lui offrait des noix, du sirop, des gâteaux dès son entrée à la maison. Elle l'écoutait parler sans l'interrompre, sans lever le regard.

En revanche ces jours-ci, la femme se mesure à l'homme, elle se rengorge comme un coq à l'aube, elle crie, elle revendique. Quand son mari rentre tranquille à la maison, elle le flanque un mal de tête à le faire tomber raide mort. (L'égyptienne. p. 244)

Les exemples ci-dessus prouvent que la bataille du statut privé de la femme est épineuse, délicate et ardue. Elle apparaît comme un défi et une rivalité entre hommes et femmes, comme un assaut des gens éclairés contre l'ignorance et l'obscurantisme. (L'égyptienne, p. 178)

Malgré son attachement viscéral à son identité égyptienne et sa fascination pour ce pays, Laila opte pour l'exil, choisissant de s'arracher à ses racines pour embrasser une existence plus intense, au risque de sacrifier son propre bonheur. (L'égyptienne p. 141)

C'est à Paris que le nationalisme de Laila est né timidement à cause des guerres arabo-israéliennes au Moyen Orient. (L'égyptienne pp. 113 - 114)

Paris reste toujours la ville Lumière où elle peut y vivre, y faire des études, comme d'habitude. (L'égyptienne p. 110)

En fait, son nationalisme n'est jamais qu'une grande blessure, le signe d'une guerre qui est en elle. Elle ne peut se rallier entièrement à aucun des camps en présence ; tout en elle tourbillonne. Et c'est bien ce qui fausse le jeu, car l'échiquier sur lequel elle se trouve, on l'a dessiné en carrés noirs et blancs sans lui demander ce qu'elle préfère. Il n'y a même pas de gris ! (L'égyptienne pp. 150-151)

Tout ce que Laila a assimilé de culture française lui colle à la peau comme la peste, comme la gale. (L'égyptienne p .149) Mais elle s'interdit de prononcer le moindre mot de français ou d'anglais en étudiant l'arabe et le coran avec une ardeur qui n'a d'égale que sa colère.

Elle entend, au-dedans d'elle, une petite voix qui dit qu'elle est égyptienne, et qu'elle parle le français pourtant ces français, eux, ne parlent que leur langue. L'écrivaine prône à la fois l'imitation des admirables mœurs françaises mais aussi le renouveau de la fierté nationale égyptienne. (L'égyptienne p 101)

Laila a essayé, pendant toute une année, d'extirper d'elle tout ce qu'il y a d'occidental. Mais le traumatisme de la guerre est passé ; le farouche nationalisme commence à se refroidir malgré la tension qui subsiste. (L'égyptienne p.169)

Laila s'est relevée péniblement de ce traumatisme, qui lui a donné l'envie d'anéantir en elle toute culture française, tout lien avec l'occident. Et voilà que, de l'autre côté de la mer, des amis avec lesquels elle s'est réconciliée cherchent à tuer en elle l'égyptienne, coupable de vouloir jeter les juifs à la mer. Laila répète deux fois qu'elle veut jeter les juifs à la mer. Elle manifeste une grande tristesse car depuis des millénaires son peuple dort, perd le pouvoir de massacrer quiconque. Le chagrin l'envahit puisque, on interdit à son peuple de se réveiller lentement parce qu'il ne sait pas faire la guerre. (L'égyptienne, pp. 217-218)

Laila, la porte-parole de Fawzia Assaad, se réjouit de la jeune révolution qui donne enfin à chaque paysan l'espoir de cultiver un jour sa propre terre. (L'égyptienne, p .143)

Elle exprime son acquiescement au pouvoir de ces jeunes officiers, de ces gens intelligents. Elle assure que l'Egypte est en bonne voie de résoudre tous ces problèmes, que tout avance lentement mais sûrement. L'héroïne prévoit que L'Egypte va vivre une ère nouvelle quand Hussein l'emmène visiter les nouvelles raffineries de pétrole, les usines de tissage, les premières coopératives agricoles.

Elle énumère leurs bienfaits : balayer du pays l'élite artificielle qui l'a exploité, bâillonner les dévots et les fanatiques ; démanteler, par exemple l'organisation des frères musulmans. Le plus important est qu'ils se préparent à abolir l'idée de religion d'Etat. (L'égyptienne, pp.145-146)

Elle porte haut le front l'Egypte des pharaons qu'on appelle à la rescousse pour apprendre à cette foule la grandeur. Elle est éblouie par leur ingéniosité lorsqu'ils ont sorti la statue géante de Ramsès de son lit de sable, au cœur d'une palmeraie, et l'ont installée solennellement place de la gare, en pleine fourmilière humaine pour symboliser ce geste libérateur. (L'égyptienne p 146)

Elle affirme avec orgueil pour ne pas dire mégalomanie que personne ne peut porter atteinte à l'Egypte et que L'Egypte est éternelle ! Elle assure avec béatitude qu'un cauchemar est fait pour passer et que l'Égypte ressemble depuis des siècles à Osiris, dieu des morts. Elle est trop confiante qu'au hasard de l'histoire, une vie nouvelle va toujours surgir et va encore se lever du trou noir, du désespoir, de la mort. (L'égyptienne p .248)

Elle tire vanité de la victoire des Égyptiens en 1973 qui a eu lieu grâce à l'initiative de l'armée égyptienne. Elle proclame que l'effet de surprise a réussi parce que l'ennemi a oublié de compter avec la force explosive que porte en lui le désespoir. (L'égyptienne p .250)

Il est intéressant de souligner qu'en Egypte, entre 1919 et 1930, un mouvement pharaonique a émergé, d'abord perçu comme une simple tendance littéraire.

Il s'emploie à dénicher et à magnifier les héritages culturels et intellectuels, tangibles ou légendaires, de l'Égypte antique au sein de la société contemporaine. La découverte de la tombe de Tout Ankh Amon et de ses trésors en 1920 a alimenté ce mouvement. Ce mouvement a laissé de nombreuses traces dans les écrits des écrivains majeurs de l'époque, tels que Hussain Haykal (1889-1956) qui, à la tête de l'hebdomadaire des libéraux constitutionnels, al-Siyâsa, a laissé des témoignages éloquentes. Dans le roman de Tawfiq al-Hakim, "L'Ame retrouvée" ('Awdat al-rûh) (1933), l'auteur célèbre l'explosion unanime de la révolution de 1919

comme une résurgence de l'âme du peuple égyptien à travers les siècles.

L'idée pharaonique, qui représente un héritage culturel et historique majeur en Égypte, semble être confrontée à des courants arabes et islamiques qui lui sont ouvertement hostiles. Malgré ces oppositions, cette idée continue de perdurer et de susciter l'intérêt, témoignant ainsi de sa résilience et de sa pertinence dans le contexte actuel. De temps en temps, elle pourra accueillir certains membres de l'intelligentsia, non seulement des coptes, qui se sentent écrasés par l'absurdité uniformisante de la dictature et désenchantés par l'Occident⁴.

En Egypte, le français se pose en tant que médiateur subversif et libérateur, défiant l'anglais, langue de l'opresseur colonial⁵.

Pour échapper au nationalisme unilingue Albert Cossery et d'autres écrivains appartenant généralement aux minorités coptes ou chrétiennes revendiquent leur égyptianité.

Nous pouvons ajouter le nom de Fawzia Assaad qui n'est romancière que depuis 1975.

Mustapha Trabelsi qualifie également ce mélange de cultures diverses, cette ouverture sur le monde, de "danse des cultures". Il s'agit en fait de tisser une identité égyptienne en unissant les différences, et la traduction de l'arabe égyptien en français en est une illustration.⁶

Fawzia Assaad porte un regard singulier sur l'Égypte : jonglant entre les codes traditionnels et les aspirations modernes dans son œuvre "Des Enfants et des Chats."⁷

⁴Gilbert Delanoue, Le nationalisme égyptien ; l'Égypte d'aujourd'hui : permanence et changements, 1805-1976, livre collectif,éd.CNRS,Paris ;1977,p. 129-156

⁵Irène Fenoglio, « Égyptianité et langue française : un cosmopolitisme de bon aloi », in Irène Fenoglio, Marc Kober et Daniel Lançon (dir.), Entre Nil et sable. ... 1920-. 1960, Paris, CNDP, 1999, p. 15-25.

⁶Mustapha Trabelsi,L'ironie aujourd'hui: lectures d'un discours oblique, Broché,2006,P-68

⁷Assaad(F), Des enfants et des chats. Favre, Lausanne, février.1987

Le roman Des Enfants et des Chats, écrit dix ans après l'Égyptienne, s'intéresse à l'histoire de deux jumeaux, Rawya et Moheb, nés dans une famille musulmane de la bonne société du Caire, entre 1920 et 1930.

Quand ils sont encore enfants, leur père leur montre les images de l'Ancienne Egypte représentant le Grand Chat qui tue le serpent du mal et des ténèbres pour assurer le triomphe de la Lumière. (Des enfants et des chats p.55)

Dans l'Égypte ancienne, le chat était adoré tel une divinité, symbolisant la lutte éternelle entre la clarté et les ténèbres Assaad, dans cette histoire envoûtante, entrelace les parcours des jumeaux avec un monde symbolique où le chat devient à la fois gardien et guide, jonglant habilement entre les vérités concrètes et éthérées.

Om Abdou, la blanchisseuse pense que, selon l'ancienne légende païenne, l'âme des jumeaux, la nuit, prend la forme d'un chat, et s'en va rôder loin de leur corps. Quand leur âme se transforme en félin, ils s'en vont chez les voisins chercher de la nourriture. Elle conseille Mme Farid bey d'être prudente, de protéger l'animal autant que ses propres enfants, pour ne pas trouver sur le corps de l'un d'eux la trace des coups donnés à son âme vagabonde, exposée aux dangers de la terre et à la méchanceté des hommes. (Des enfants et des chats, p .43)

Elle constate qu'une âme, sous forme de chat, ne peut être un démon et que les chats appartiennent aux anges. Elle signale que leur pouvoir dépasse celui des hommes. Ils captent les lumières dans l'obscurité. (Des enfants et des chats, p .46)

Elle répète sans interruption que les jumeaux possèdent un pouvoir qui dépasse celui des autres êtres humains. Avec leur âme de chat, ils ont un privilège ; ils sont capables de voir dans l'obscurité, voir plus clair que le reste des mortels. (Des enfants et des chats, p.61)

Moheb qui voit plus clair que le commun des mortels et qui possède un peu le pouvoir du chat, n'arrive pas à comprendre ces haines religieuses qui lui semblent dépourvues de sens. Il se rend compte que la seule solution est la suivante : Juifs, musulmans, et chrétiens des « gens du Livre » doivent apprendre à vivre ensemble. (Des enfants et des chats, p.117)

La romancière est sincèrement persuadée que l'Égypte est aux égyptiens qu'ils soient juifs, chrétiens ou musulmans ! (Des enfants et des chats p.17)

Elle énonce clairement que la religion est un rapport à l'autre et que ce n'est pas une destruction de l'autre. (Des enfants et des chats pp.97-98)

L'écrivaine dévoile sans détour que l'essentiel, pour ceux qui restèrent chrétiens comme pour ceux qui se convertirent à l'islam ; ne fut jamais ni le Christ ni Allah, mais ce mélange de terre et de boue qui colle à leur peau, qui les soude les uns aux autres. Elle en prend conscience que c'est un lien plus fort que Dieu lui-même. (Des enfants et des chats, p .8)

Cette femme de Lettres nous fait remémorer, de surcroît, les coutumes et les traditions égyptiennes. Elle mentionne perpétuellement la peur du mauvais œil. Farida y croit au mauvais œil et au regard malfaisant. Le mauvais œil, l'œil malade, lui fait toujours aussi peur. (Des enfants et des chats, p .74)

Sa sœur, ses tantes, sa mère et mêmes ses frères, ses oncles et son père vivent avec la hantise du mauvais œil...pour eux, une personne peut porter bonheur, un autre malheur. (Des enfants et des chats, p .49)

La belle-mère de Farida, pour la protéger du mauvais œil, lui fait porter, sous la robe blanche, un vêtement emprunté, un autre déchiré. (Des enfants et des chats p.82)

Pour se protéger du mauvais œil, il faut crever secrètement le mauvais œil, en tendant les doigts de la main et disant tout bas : cinq, petit cinq dans l'œil de l'envieux. Les chrétiens se signent trois fois. Pour Farida, le mauvais œil est une manifestation du diable, qui se trouve partout. Elle est certaine qu'il n'y a que Dieu à opposer au mauvais œil. Farida n'entreprend donc jamais rien sans invoquer Allah, la baraka d'Allah, cette grâce diffuse que l'on peut trouver dans un regard, un objet, une parole protège du Malin, capable de revêtir mille formes. (Des enfants et des chats p.49)

En réalité, le lecteur des ouvrages de Fawzia Assaad découvre qu'elle revalorise et rehausse son rôle des femmes dans la société.

Elle exhibe le problème de la ségrégation garçon-fille. Le garçon consolide indubitablement la place de la mère dans la société et dans le cœur de son mari. (Des enfants et des chats, p. 36) La rumeur publique dit que la naissance d'une fille passe encore mais qu'une deuxième, c'en est trop et que la pauvre et la malheureuse mère en perd la face ! (Des enfants et des chats P40)

L'étoile de Mme Farid bey brille parce qu'elle a un fils. Elle ne sait pas échapper aux contraintes de la société mais elle en est pleine d'orgueil. (Des enfants et des chats, p .50)

Un fils lui donne droit à l'amour et au respect. Un fils lui rend son mari pour de bon. Sa mère Farida bénit le ciel d'avoir donné à la famille des hommes. Sans eux, il aurait fallu partager avec les oncles. (Des enfants et des chats pp.107-108)

Le garçon doit veiller à l'honneur de la famille. (Des enfants et des chats p.77). La beauté de la fille et la transformation de son corps méritent assurément un regard méfiant car elles représentent une menace pour l'honneur de la famille. (Des enfants et des chats, p .69)

Les droits de la femme sont fondamentalement violés. L'excision des filles est très répandue. Cette ablation de la partie superficielle du clitoris est nécessaire pour que la fille ne coure pas plus tard les rues comme une chatte en chaleur. (Des enfants et des chats p.40)

La femme n'a pas le droit d'aimer. (Des enfants et des chats, p.100)

Mme Farid prescrit qu'un mari a tous les droits sur sa femme qui lui doit obéissance. Elle admet qu'un mari ne viole jamais sa femme quand il lui fait un enfant contre son gré. Elle suppose que la femme doit au contraire s'estimer flattée d'être désirée. (Des enfants et des chats pp.41-42)

Elle refuse catégoriquement le divorce Elle argumente contre ce vilain mot qui vient d'Occident ! Elle songe que la répudiation est à sens unique. Elle a de la considération pour l'homme et défend avec ténacité ces droits. Elle dit sans broncher qu'une épouse ne répudie pas son conjoint car on ne fait pas une telle offense à un homme ! Elle précise que la mort, seule, peut régler ce problème même si la vie est un enfer, il faut prier pour qu'Allah appelle à lui l'un des deux. (Des enfants et des chats p.100)

Bravant l'interdiction de son frère, elle épouse Mokhtar, un communiste. Mais en l'épousant, elle exige ce que peu de ses concitoyennes osent réclamer : le droit de répudier son mari. Fawzia Assaad trouve son héroïne courageuse puisqu'elle a obtenu la "isma" en main c'est à dire le droit, comme un homme, de répudier son partenaire. (Des enfants et des chats p.114)

Il est évidemment important de souligner que les femmes ne peuvent obtenir le droit de répudier que sur demande au moment du mariage, alors que les hommes ont automatiquement, et en tout temps, le droit de répudier leur femme.

Le divorce est un droit exclusif de l'homme de point de vue de la législation islamique. Selon la législation qui a mis ce droit entre les mains de l'homme. La femme a le droit de racheter sa liberté, qu'elle concède tous des droits en contre partie de son divorce. Les préceptes du Prophète stipulent qu'elle doit remettre à son mari son jardin. Il existe une règle qui dit que si c'est l'homme qui répudie sa femme, il s'agit là de divorce, et si c'est la femme qui choisit, il s'agit de "Mukhâl'a" (divorce demandé par la femme).⁸

L'héroïne de " Des enfants et des chats ", Rawya est pieuse mais elle lutte pour son émancipation dans une société régie par la loi islamique, "la Shari'a", qui consacre l'infériorité des femmes. Grâce à son éducation, à toutes les prières passées, Rawya ne peut pas prôner l'abandon de la loi religieuse. N'étant pas ennemie de l'Islam, elle cherche alors des explications dans les textes sacrés. Elle veut les réinterpréter car ils n'ont jamais été commentés que par les hommes pour asservir les femmes. Et elle est persuadée que "la Shari'a" est une voie, non une loi. "Sur une voie, il faut avancer. Sinon, on n'est pas fidèle au prophète." (Des enfants et des chats, p.107)

Quand elle se rebiffe, par exemple, contre la règle selon laquelle, au décès des parents, le frère hérite deux fois plus que la sœur ; elle

⁸ Gilbert Delanoue, Le nationalisme égyptien ; l'Égypte d'aujourd'hui : permanence et changements, 1805-1976, livre collectif, édition. CNRS, Paris ;1977, p. 129-156

est accusée d'impiété ; du manque du respect de la loi religieuse, la sharia. (Des enfants et des chats, p .107)

Elle touche, au nom de toutes les filles mal aimées, au sujet sacrosaint de l'héritage. Elle est éreintée par l'hypocrisie des musulmans qui s'accrochent à leurs privilèges et applaudissent, ouvertement ou en secret, les islamistes les plus réactionnaires. Elle s'attire même la colère des chrétiens qui veulent eux aussi appliquer les lois de l'héritage. (Des enfants et des chats pp.131-132)

La romancière utilise des mots très forts en disant qu'on la fait taire, par crainte du sacrilège et qu'on la fit taire, par peur du châtiment de Dieu. Elle écrit avec tristesse qu'à tout prix, il faut obtenir le silence de Rawya qui n'a pas malheureusement d'alliée dans sa révolte. (Des enfants et des chats, p.108)

Ce qui explique pourquoi l'héroïne est solide comme un roc. Cette comparaison est citée deux fois dans le roman. (Des enfants et des chats, p .162 et p.198)

Devenue journaliste, elle continue toute sa vie à lutter pour l'amélioration de la condition féminine en Egypte. Elle affronte constamment son frère qui l'a empêchée d'aimer, elle se bat contre la dictature des hommes. (Des enfants et des chats, p .124)

Pour la romancière égyptienne, aucune loi n'arrête l'ascension sociale des femmes dans le monde du travail. (Des enfants et des chats p.131)

La femme recouvre sa dignité en travaillant, car le travail assure sa dépendance. (Des enfants et des chats p.41)

Cependant, elle reconnaît avec mélancolie que les atouts et les privilèges des hommes concernant le mariage, le divorce, l'héritage demeurent intouchables. (Des enfants et des chats p.131)

Les argumentations qui animent et éveillent les conflits de Rawya avec son frère jumeau, sont fructueuses.

Moheb est affligé sans cesse par la révolte de sa sœur contre la tradition. Il fait tout ce qui est en son pouvoir pour la garder dans le droit chemin car l'honneur de Rawya, c'est aussi le sien. La soumission de sa sœur au modèle établi par la société est une condition de son identité en tant qu'homme. Moheb, complètement déraciné et incapable de s'adapter à la nouvelle société égyptienne,

préfère s'exiler en Amérique. L'évolution des rapports entre hommes et femmes, la perte d'un mode de vie ancien, d'un statut social et économique privilégié, le déroutent.

Partir semble à Moheb plus grave que mourir. La romancière fait un portrait de son âme très touchant. Son cœur, qui bat d'angoisse devant l'inconnu, saigne de s'arracher à tout ce qu'il laisse derrière lui. (Des enfants et des chats p.123)

Dès la première année, il caresse, presque sans se l'avouer, le projet de faire marche arrière et de revenir dans le pays de son enfance. Moheb part à chaque fois avec l'intention de couper les ponts avec son passé, de recommencer une vie nouvelle. Il revient en Égypte avec l'idée d'y rester, il finit par se rendre compte qu'il ne peut plus y vivre. Il repart avec cet étrange sentiment d'être un traître à son pays. (Des enfants et des chats pp 125-126)

Moheb a certainement échoué pendant que Rawya a apparemment réussi. En tant que journaliste, elle devient partie intéressée à l'évolution du pays vers la modernité. Moheb a perdu, mais Rawya n'a pas vraiment gagné.

Dans cette ville du Caire où l'on abat les arbres pour construire des immeubles en béton, où la vie quotidienne devient de plus en plus difficile ; dans cette ville en décomposition, ravagée à l'image du pays par une occidentalisation mal digérée, Rawya a fait la conquête de l'émancipation, mais elle a dû renoncer à la beauté. Et sa fin tragique symbolise peut-être l'échec de tout progrès social bâti sur le reniement de la culture et de l'esthétique d'un peuple.⁹

Les héroïnes ne sont pas à l'abri de la terreur que provoquent les malédictions. Farida, mère des jumeaux, se sent traquée par cette menace insaisissable : « Le mauvais œil, l'œil malade, lui fait toujours aussi peur. » (Des Enfants et des Chats, p. 74)

Pour déjouer les forces du malheur, elle se plie avec dévotion aux rituels anciens et aux cérémonies de protection. :« Sa belle-mère

⁹Silvia Lempen, Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses Avril 1987, <http://www.e-periodica.ch/>

lui fait porter, sous la robe blanche, un vêtement emprunté, un autre déchiré. » (Des Enfants et des Chats, p. 82)

En mettant à nu les convictions profondément ancrées, Fawzia Assaad expose leur impact sur la vie de tous les jours et la condition des femmes en Égypte, jonglant habilement entre les défis et les luttes.

Il est impressionnant d'observer comment cette autrice manie habilement les mots pour mettre en lumière les disparités entre les genres. En soulignant le rôle des femmes à travers les différentes périodes de l'histoire de l'Égypte, elle suggère que les inégalités actuelles ne sont pas inévitables, mais plutôt un retour en arrière par rapport à des époques où l'égalité prévalait davantage. Cela apporte un éclairage historique captivant et approfondi sur la problématique des droits des femmes. (L'Égyptienne, p.177).

Dans une réalité où le simple fait d'accueillir une fille peut être perçu comme un affront envers sa génitrice, cette dernière court le risque d'être dévalorisée et même confrontée à l'isolement si elle ne parvient pas à mettre au monde un garçon. (L'Égyptienne, pp.15-16).

Dès ses premiers pas dans la vie, la femme est façonnée pour occuper une place de moindre importance : elle se voit assigner une valeur inférieure à celle de l'homme, contrainte par une décence qui lui est imposée, et forcée d'embrasser un avenir dicté par les règles patriarcales. (L'égyptienne, p.83)

Sa virginité se métamorphose en un bien précieux, le mariage est perçu comme le seul parcours à suivre, tandis que l'amour est dépeint comme une source de danger. (L'Égyptienne, p.99)

Assaad met en évidence de manière frappante cette inégalité sociale, où le mérite d'une femme est parfois diminué à sa capacité à engendrer un garçon : « Le fils renforce indéniablement la position de la mère au sein de la société et dans le cœur de son époux. » Les enfants et les chats, une association empreinte de mystères et de complicité, échangent des secrets que seuls les cœurs innocents sont en mesure d'entendre. En revanche, l'arrivée d'une deuxième fille est fréquemment perçue comme une

malédiction sociale, engendrant un sentiment de déshonneur pour la mère. (Des Enfants et des Chats, p.40).

L'auteure met en lumière des pratiques patriarcales appartenant à une époque révolue, telles que l'excision, qui sont justifiées par la supposée nécessité de préserver la chasteté des femmes : « On coupe une partie du clitoris pour éviter que la fille ne devienne plus tard une chatte en chaleur errant dans les rues. » Les enfants et les chats entretiennent une relation secrète, où les rires malicieux se mêlent aux ronronnements complices, tissant ainsi une complicité mystérieuse.

Rawya incarne la flamme ardente de la révolte face aux injustices, illuminant le chemin de ceux qui osent défier l'ordre établi. Elle défie courageusement les lois islamiques qui discriminent les femmes, notamment en matière d'héritage : « On l'a réduite au silence, par peur du blasphème, et on l'a réduite au silence, par crainte de la punition divine. » La relation entre les enfants et les chats est empreinte de mystère et de complicité. (Les Enfants et les Chats, p. 108)

Assaad, en utilisant sa plume de manière artistique, propose une relecture des textes sacrés afin d'y intégrer une vision basée sur l'égalité : « La Shari'a devrait être une voie à suivre, pas une loi contraignante. »

La relation entre les enfants et les chats est empreinte de mystère et de complicité, semblant être liée par un langage secret. Pendant cette période, son frère jumeau Moheb incarne une lutte distincte, celle de l'exil. Fuyant les difficultés rencontrées en Égypte, il s'emploie à façonner une nouvelle identité aux États-Unis, mais cette quête se révèle être une source de souffrance intense : pour Moheb, l'acte de partir semble plus tragique que la mort. (Les Enfants et les Chats, p .123)

À chaque retour en Égypte, il est confronté à un choc culturel qui renforce son sentiment de décalage. : « Il envisage de s'y installer, pour finalement réaliser qu'il ne peut plus y habiter. » (Les Enfants et les Chats, pp 125-126).

Fawzia Assaad met en évidence la détresse des individus en exil ainsi que la dualité de l'identité égyptienne, confrontée au conflit

entre les valeurs traditionnelles et les influences modernes, se positionnant tel un équilibre précaire entre deux univers.

Son ouvrage exprime avec ferveur l'amour pour une Égypte hospitalière, où l'unité nationale transcende les divisions religieuses. Moheb a réussi à saisir l'essence de façon impeccable. : « L'Égypte est aux Égyptiens, qu'ils soient juifs, chrétiens ou musulmans. » (Des Enfants et des Chats, p.17).

D'après l'écrivaine, ce qui unit réellement les Égyptiens n'est ni leur religion ni leurs convictions, mais leur lien profond avec la terre du Nil. Ce qui rassemble les Égyptiens n'est ni Jésus ni Allah, mais le Nil, ce fleuve majestueux qui les nourrit et sculpte leur avenir collectif. (Des Enfants et des Chats, p.98).

En utilisant le chat comme symbole et en réinterprétant les traditions ancestrales, Assaad dresse le tableau d'une Égypte en constante évolution, naviguant entre des héritages immuables et une recherche incessante de modernité. À travers le regard espiègle des enfants et la grâce féline des chats, elle dresse un tableau saisissant de la société égyptienne, mettant en exergue ses insuffisances tout en plaidant pour une transformation profonde, tant sur le plan social que spirituel. Avec une habileté exceptionnelle, elle parvient à jongler avec finesse entre les aspirations contemporaines et les racines historiques, mettant en exergue la magnificence des femmes tout en s'efforçant de percer le mystère de l'identité nationale.

Grâce à son génie, nous sommes conviés à contempler la transformation de l'Égypte, où les reliques d'autrefois se mêlent aux rêves de demain dans une valse éternelle. Assaad, tel un magicien des époques révolues, entrelace avec passion les brins du temps pour façonner une œuvre flamboyante célébrant les femmes et les laissés-pour-compte, tout en esquissant les contours d'une Égypte qui magnifie son héritage culturel. « Les Enfants et les Chats" ne se limitent pas à raconter une histoire banale, mais se métamorphosent en un vibrant plaidoyer pour une société empreinte de justice et d'égalité.

En explorant les mémoires de Hatchepsout, Fawzia Assaad nous embarque pour un périple captivant au sein de l'épopée d'une reine

courageuse qui a défié les normes rigides d'une société fortement patriarcale. En se faufilant dans les méandres de l'existence et du pouvoir de cette reine-pharaon, l'autrice nous embarque dans un périple fascinant à travers les siècles, ressuscitant cette personnalité singulière, trop souvent reléguée à l'oubli ou effacée intentionnellement des récits.

Ce récit va audelà de simplement raconter l'expérience personnelle d'une seule personne. En effet, il établit un parallèle avec les combats menés par les femmes de notre époque, en mettant en avant les défis universels associés à la recherche de reconnaissance et de liberté.

Hatchepsout, figure emblématique de l'Égypte ancienne, est souvent reléguée au second plan dans les manuels d'histoire, malgré son importance capitale dans les récits du passé. Sa mémoire perdue à travers les récits et les légendes qui évoquent son règne et sa personnalité intrigante.

Dans un contexte historique où la société égyptienne était profondément patriarcale et où les hommes détenaient le pouvoir de manière absolue, la reine Hatchepsout a brillamment su naviguer à travers ces normes rigides pour s'imposer en tant que souveraine incontestée, défiant ainsi les traditions établies depuis longtemps. Cependant, dès que cet individu a rendu son dernier souffle, ses successeurs se sont immédiatement lancés dans une quête acharnée visant à effacer toute empreinte de son passage, agissant presque comme s'ils tentaient d'effacer jusqu'au moindre souvenir de son existence passée. Autrefois vénérées par les populations comme des êtres supérieurs, les statues imposantes se dressent à présent en ruines, leur nom ayant été effacé de la mémoire collective, et leur importance reléguée dans les profondeurs de l'oubli historique.

Cette tradition, qui trouve ses racines dans une société patriarcale visant à maintenir les femmes à l'écart du pouvoir, prend tout son sens dans le contexte sociopolitique actuel. En effet, les femmes continuent de lutter pour être pleinement reconnues et légitimées dans des sphères traditionnellement dominées par les hommes, malgré les progrès réalisés en matière d'égalité des sexes. Fawzia

Assaad souligne cette injustice en menant une enquête approfondie et en reconstituant méticuleusement les faits, ce qui permet à Hatshepsout de recevoir enfin la reconnaissance qui lui revient.

Son héritage est d'une richesse incommensurable, se déployant à la fois sur le plan politique, économique et culturel, et se révélant comme un témoignage éclatant de son influence profonde et durable dans l'histoire de l'Égypte.

Un combat sans fin persiste en Égypte, où les femmes doivent faire face à des défis obstinés qui entravent leur progression et leur émancipation. Assaad brode l'histoire de Hatchepsout tel un conte envoûtant, où bravoure et persévérance affrontent les tourments de l'injustice.

Avec une virtuosité éblouissante, l'écrivaine tisse ensemble les luttes de la reine et celles des femmes égyptiennes contemporaines, qui défient encore les normes sociales et les structures établies pour conquérir une égalité homme-femme authentique.

Tel des souveraines insoumises de l'ère contemporaine, elles bravent les conventions établies, affrontent les obstacles pour conquérir les cimes du pouvoir, et font face à une société résolue à réduire leur influence dans le récit historique. L'écrivaine met en lumière de manière éclatante les défis persistants auxquels les femmes sont confrontées au quotidien, insistant sur l'importance cruciale de la solidarité féminine pour renforcer et appuyer la cause des droits des femmes.

En jonglant avec grâce entre les différentes époques, naviguant habilement entre les méandres du passé et les défis pressants du présent, elle met en lumière de manière percutante la nécessité impérieuse d'une évolution des mentalités. Cette évolution est cruciale pour garantir aux femmes un contrôle absolu sur le pouvoir, une indépendance financière incontestée et une protection inébranlable de leurs droits.

Hatchepsout, reine égyptienne de la XVIIIe dynastie, se distingue tel un phare éclatant au milieu des ténèbres de l'histoire ancienne, en montrant la voie aux femmes qui aspirent à l'égalité, les encourageant à se rebeller contre les normes établies et à revendiquer leur émancipation.

Dans son discours, Fawzia Assaad ne se contente pas de louer les qualités de reine exceptionnelle de Hatchepsout ; elle va encore plus loin en la décrivant comme un modèle inspirant pour toutes les femmes courageuses qui osent défier les conventions sociales établies. S'inspirant de l'éclatante renommée de cette personnalité emblématique du passé, elle incite avec ferveur la génération actuelle à s'affirmer dans la société, à remettre en cause les conventions patriarcales établies, et à investir les sphères du pouvoir, à l'instar de la courageuse Hatchepsout dont l'influence perdure à travers les époques.

Afin de couronner magistralement cette histoire enchantée, il est essentiel de mettre en avant le portrait éclatant de Hatchepsout tel que magnifiquement brossé par Fawzia Assaad. En découvrant le portrait dressé par l'écrivaine, il apparaît évident que cette reine incarne avec brio la détermination nécessaire pour faire face à un conflit qui semble éternel.

En illuminant le règne éclatant de cette reine-pharaonne, l'écrivaine nous pousse à interroger la domination des récits historiques façonnés par des voix masculines, reléguant les femmes et leurs exploits dans l'ombre de l'oubli. Tel un brasier littéraire, ce livre s'embrase en une rébellion flamboyante, une ode éclatante dédiée à ces femmes souveraines, telles des Hatchepsout modernes, naviguant à travers les méandres du pouvoir pour défendre vaillamment leur mémoire contre l'oubli.

En l'année 1992, Fawzia Assaad nous transporte dans un voyage captivant à travers les pages de son œuvre littéraire intitulée "La Grande Maison de Louxor", où elle explore avec passion les liens complexes qui unissent l'homme à son histoire passée¹⁰. 10

Elle souligne de manière très explicite l'importance essentielle et impérative de préserver avec diligence nos traditions ancestrales, qui sont continuellement mises en péril par les transformations rapides et souvent violentes de la modernité. Ce faisant, elle met en évidence de manière très explicite et insiste sur l'importance

¹⁰ Assaad(F), La grande maison de Louxor, l'Harmattan, Paris, avril. 1992

cruciale et essentielle de notre mission de transmission culturelle, que nous devons assumer et perpétuer pour les générations à venir. Guirguis Pacha est connu pour son engagement indéfectible envers la préservation minutieuse et passionnée de l'héritage inestimable légué par les pharaons de l'Égypte antique.

Il a la responsabilité de veiller avec une grande détermination à la préservation de l'héritage historique du pays, tout en étant attentif aux évolutions en cours qui se déroulent en Égypte.

Guirguis Pacha se distingue par sa vaste connaissance et sa passion indéfectible pour la sauvegarde du riche héritage culturel de l'Égypte, ce qui se traduit par un rayonnement intellectuel et un dévouement exemplaire envers la préservation de ce patrimoine inestimable.

Son intérêt pour l'héritage pharaonique est profond et dépasse largement une simple fascination. En effet, il voit en chaque personne un potentiel personnage de pouvoir et de prestige, évoquant ainsi l'époque fastueuse du règne du roi Farouk. (La Grande Maison de Louxor p. 67). Il entrelace habilement des liens avec les diverses strates de la société, s'assurant de gratifier de manière juste ses collaborateurs, manifestant de la compassion envers les agriculteurs, et se passionnant pour l'acquisition et la conservation d'objets anciens. (La Grande Maison de Louxor, pp. 112 et p.158).

Fawzia Assaad est reconnue et appréciée pour son talent exceptionnel en tant qu'architecte des émotions qui parvient à capturer et à exprimer les sentiments profonds de l'âme égyptienne à travers son travail. La ville de Louxor, située en Égypte, est une véritable merveille architecturale. Nichée le long des rives du Nil, elle abrite de majestueux vestiges de la civilisation pharaonique qui témoignent de la grandeur et de la richesse de cette époque ancienne. Malgré la chaleur intense du désert environnant, ces monuments imposants se dressent fièrement, offrant aux visiteurs un voyage dans le temps inoubliable.

Lorsque les caprices du temps s'emparent de la narration, la ville de Louxor se révèle comme un précieux manuscrit ancien, où se mêlent harmonieusement les différentes couches du passé et du

présent, créant ainsi une atmosphère unique et envoûtante. La cité, avec ses rues animées et ses monuments majestueux, brille intensément sous les rayons du soleil, mettant en valeur l'héritage égyptien qui imprègne chaque pierre, chaque fresque et chaque statue, conférant à la ville une aura de richesse et de splendeur inégalées. Cet écrin, par sa richesse historique et culturelle, constitue un cadre idéal pour étudier de près la confrontation entre un passé ancien et les influences contemporaines.

Dans l'atmosphère envoûtante et pleine de grandeur de "La Grande Maison de Louxor", Guirguis Pacha se tient tel un roc immuable, résistant stoïquement à l'épreuve du temps. Sa détermination inflexible est alimentée par une ardente passion pour la sauvegarde de l'héritage qui lui est cher, le poussant à affronter avec courage les défis qui se dressent sur son chemin.

Les imposantes murailles, riches en histoire, de sa résidence semblent murmurer à son oreille des mystères anciens et captivants, engendrant ainsi une ambiance empreinte de mystère et de récits d'antan. Les héritages légués par ses ancêtres s'entrelacent à son existence, tissant des liens profonds empreints de complicité, de mystère et d'une douce mélancolie qui incite à la réflexion. (La Grande Maison de Louxor p. 159).

La perte de sa collection représentait pour lui une véritable amputation de l'âme, une déchirure implacable qui dépouillait un poète de son inspiration ou un peintre de ses outils créatifs. (La Grande Maison de Louxor p. 181).

Au départ sur ses gardes, Warda succomba finalement aux charmes de l'héritage familial, révélant ainsi la profondeur inépuisable de ses trésors cachés. Persuadée de sa légitimité en tant qu'héritière des pharaons, elle voit en cette lignée une marque de majesté. (La Grande Maison de Louxor pp. 66-67).

Comment harmoniser la pérennité fascinante des traditions ancestrales avec l'audace novatrice de la modernité littéraire, tout en sauvegardant l'essence culturelle face aux enjeux contemporains?

Les récits de voyage mettent en lumière un tumulte intérieur considérable, au cours duquel chaque individu s'efforce d'attribuer

un sens à son expérience, tout en cherchant à justifier son existence dans un milieu qui la perçoit comme étrangère.

Les œuvres de Fawzia Assaad oscillent avec élégance entre l'hommage à ses racines et l'impératif de se réinventer.

Tel un artiste de l'esprit, elle évolue avec élégance entre les concepts d'identité, d'exil et de mémoire, tissant avec une maîtrise remarquable la trame complexe du dilemme entre la sauvegarde du passé et le progrès inévitable, manœuvrant avec finesse à travers un labyrinthe de mots.

Au cœur des somptueux corridors de "La Grande maison de Louxor", Fawzia Assaad nous convie à contempler un duel grandiose entre les valeurs ancestrales et l'avènement du nouveau, incarné par Guirguis Pacha, protecteur zélé de l'héritage culturel égyptien.

Le récit nous immerge dans les tourments qui secouent l'Égypte des années 1950-1960, tiraillée entre la splendeur de son héritage pharaonique et l'émergence du panarabisme

Au centre des discussions nationales se présente cette question fondamentale : doit-il s'aligner sur les normes araboislamiques ou revendiquer avec fierté la richesse de son héritage séculaire ?

Guirguis Pacha s'est engagé solennellement à veiller avec ardeur sur la splendide demeure de Louxor, véritable sanctuaire du passé et précieux héritage transmis par les aïeux. Son rêve est de transformer Louxor en un centre culturel et artistique de renom, une cité du savoir où flotte toujours la splendeur de l'Antiquité. Son rêve intemporel résonne en harmonie avec les aspirations de la puissante reine de Deir-el-Bahari.

Hatchepsout était animée par la vision de transformer Louxor en un havre de paix, un sanctuaire de splendeur attirant les dirigeants du monde entier en quête de régénération.

Au cœur de la clairière enchantée, les lucioles dansent gracieusement sous les doux rayons de la lune, parsemant la nuit de leur lumière féerique. (La Grande Maison de Louxor, p. 73).

À proximité du grandiose temple d'Hatchepsout, se trouve sa résidence qui dépasse largement sa fonction habituelle pour devenir un sanctuaire consacré à la préservation des souvenirs.

Il voue une passion ardente à sa collection précieuse d'antiquités rares, ces témoins silencieux de son amour infini pour la grandeur historique de l'Égypte. « Lui seul peut connaître la provenance de chaque objet, dire à quel siècle il appartient. Il est la mémoire des égyptologues. » (La Grande Maison de Louxor, p. 145).

Ces trésors, pour lui, ne sont pas simplement des objets, mais une partie de son âme, une source de vie : « Priver le Pacha de sa collection d'antiquités, des murs de la grande maison, c'est comme priver un poète de sa plume, un peintre de son pinceau, un défunt de son tombeau. » (La Grande Maison de Louxor, pp. 181-182).

Sawsan et Hatchepsout, telle une paire d'oiseaux avides de liberté, s'efforçaient de sculpter leur destinée vers l'indépendance, chacune suivant sa propre voie vers la pleine émancipation. Assaad entrelace mystérieusement le destin de Sawsan, la fille du Pacha, avec celui de la légendaire reine-pharaon Hatshepsout, tissant ainsi une toile historique envoûtante où se mêlent les destins de ces femmes. « Elle porte le joli nom de Sawsan, traduction arabe de l'égyptien Seshen, cette fleur de lotus autrefois divinisée parce qu'elle s'ouvre avec le jour et semble donner naissance au soleil. » (La Grande Maison de Louxor, p. 9).

La grâce de la fleur céleste du lotus se révèle dans le murmure suave de son appellation, emblème de renaissance et de lucidité.

Son père la considère comme la réincarnation moderne d'une souveraine : « Elle deviendrait femme pharaon, comme Hatchepsout, fille des dieux, soleil féminin qui avait autrefois régné. » (La Grande Maison de Louxor, p. 9).

Sawsan est comme un pont entre hier et demain, portant en elle l'essence d'une Égypte en mutation, jonglant avec grâce entre les traditions immuables et son désir ardent de liberté. L'ouvrage analyse les tensions existantes entre l'attrait pour la modernité et la nécessité de préserver le patrimoine culturel. La majestueuse verticalité du Haut-Barrage d'Assouan est fréquemment soumise à l'afflux continu de visiteurs ainsi qu'à des tensions durables, ce qui met en péril la conservation de ce patrimoine culturel inestimable.

Autrefois acclamé tel un phénix renaissant, le Nil semble désormais s'égarer dans l'oubli de son cours originel. « Elle pleure

la disparition de l'eau de l'inondation, chargée de grâce, de bénédictions et de la boue de l'existence. » (La Grande Maison de Louxor, pp. 31-32).

La métamorphose du fleuve se révèle parfois comme le reflet lyrique de l'âme égyptienne, naviguant entre les eaux du passé et les rives de demain. Elle est emplie de tristesse en voyant que le Nil ne pourra plus s'unir, qu'il prendra de l'âge et qu'il ne renaîtra plus de ses propres eaux, ni des noces avec la déesse. » (La Grande Maison de Louxor, p. 176).

Guirguis Pacha, loin de se fondre dans l'uniformité, se fait le fervent défenseur de la richesse de l'identité égyptienne. « L'Égypte est aux Égyptiens, qu'ils soient juifs, chrétiens ou musulmans. » (La Grande Maison de Louxor, p. 17).

Au lieu d'adopter une idéologie panarabe qu'il perçoit comme une menace pour la préservation de son patrimoine historique, il préfère valoriser et préserver l'essence même de son identité nationale. « Une larme perle au fond de son être en constatant que ce nom égyptien s'efface des documents officiels, mais il demeure, caché au plus profond de son âme, préservé, précieux. » (La Grande Maison de Louxor, p. 165).

Les traditions, qui sont transmises de génération en génération, ainsi que les croyances profondément ancrées dans la culture égyptienne, participent à l'élaboration d'un réseau complexe qui structure la société de manière singulière, lui conférant ainsi une teinte et une saveur distinctes et identifiables.

Le roman illustre de manière éloquente les diverses normes sociales qui régissent la société, tout en soulignant l'importance des croyances superstitieuses qui imprègnent le quotidien des individus.

Warda, qui assume la fonction essentielle de préservatrice des traditions familiales au sein de sa communauté, s'assure avec une vigilance particulière que le fils de Guirguis respecte la coutume en optant pour une épouse copte afin de sceller son avenir. Cette initiative a pour objectif d'assurer la transmission et la sauvegarde de l'héritage ancestral soigneusement préservé par la famille au fil des générations. « Dans la demeure imposante de Louxor, sa mère,

adepte des préceptes sur la volubilité des étrangères, encourage son fils à s'amuser avec elles tout en lui recommandant d'épouser une demoiselle locale. » (La Grande Maison de Louxor, p. 43).

Les croyances superstitieuses sont largement répandues. « La bonne Ferdous laisse tomber furtivement des grains de sel sur le passage d'une cousine, transperce des silhouettes de papier avec des épingles avant de les brûler, allume l'encens au parfum de "l'œil du diable". » (La Grande Maison de Louxor, p. 113).

Le roman expose avec éclat comment les traditions exercent une pression étouffante sur les femmes, les reléguant bien trop souvent à un rôle secondaire au sein de la famille : « Sawsan a rapidement réalisé que sa mère chérissait particulièrement son aîné. Privée de ce dont elle a besoin, elle continuera à ressentir cette frustration maintes et maintes fois, jusqu'au dernier souffle de sa mère. » (La Grande Maison de Louxor, p. 78).

« La Grande Maison de Louxor » va bien au-delà d'une simple saga familiale ; c'est une véritable déclaration enflammée à l'Égypte et à son peuple, qui démontre leur capacité à renaître tel un phénix des cendres des épreuves traversées. « Elle persiste à se relever après chaque chute, comme si elle était destinée à renaître inlassablement de ses propres cendres. » (La Grande Maison de Louxor, p. 14).

L'œuvre renommée met également en lumière la symbiose entre musulmans et chrétiens, deux fondements indissociables de l'âme nationale. « Fawzia Assaad exalte la fusion des croyants chrétiens et musulmans pour bâtir ensemble l'avenir, les décrivant comme les deux souffles vitaux de la nation. » (La Grande Maison de Louxor, pp. 54-55).

Fawzia Assaad plonge avec éclat dans les méandres des concepts d'identité et de mémoire collective, tissant habilement une intrigue envoûtante qui captive le lecteur tout au long de ce roman fascinant. Elle nous invite à plonger dans l'univers captivant de l'Égypte, où se mêlent la glorieuse lignée des pharaons et les enjeux contemporains. Fawzia Assaad explore avec acuité les concepts d'identité et de mémoire collective dans ce roman captivant qui retient l'intérêt du lecteur. Elle nous invite à plonger dans les mystères envoûtants de l'Égypte, mêlant la prestigieuse

lignée des pharaons aux défis captivants du monde contemporain, créant ainsi un tourbillon d'éternelles transformations.

Dans "Ahlam et les éboueurs du Caire", le lecteur est transporté au cœur fascinant de la communauté d'éleveurs de cochons en Haute Égypte, un univers où les concepts de lettres, de nombres et d'opérations mathématiques demeurent des énigmes insaisissables. (Ahlam et les éboueurs du Caire pp.16-17).¹¹

Ces humbles agriculteurs chrétiens nourrissent de vastes ambitions et des aspirations profondes. Échappant à la pauvreté rurale, ils se lancent à la poursuite de la baguette idéale. Ils font preuve de détermination en relevant les défis rencontrés, faisant face à la pauvreté et à l'aridité avec courage et persévérance. (Ahlam et les éboueurs du Caire p. 68)

Au Caire, parmi les déchets, ces éleveurs de porcs s'occupent des animaux méprisés. (Ahlam et les éboueurs du Caire p. 24)

Ils résident au sein de structures pyramidales composées de déchets qu'ils trient, incinèrent et recyclent. Leur unique source de satisfaction réside dans la procréation d'un grand nombre d'enfants, qui seront à la fois une main-d'œuvre précieuse, une garantie de sécurité et un espoir pour l'avenir. (Ahlam et les éboueurs du Caire p. 73) Les filles, à peine grandies, aident leurs mères à trier les ordures, à porter les petits frères et sœurs. (Ahlam et les éboueurs du Caire p. 68)

Immergeant dans une communion profonde avec le Christ, Sœur Emmanuelle éprouve avec une intensité saisissante la souffrance des plus démunis. Chaque gémissement de souffrance lui parvient tel un écho des paroles empreintes de bienveillance de son époux céleste, Jésus. Guidée par un idéal de simplicité et de partage, elle aspire à un refuge modeste, une chaumière humble où seules des chèvres curieuses viendraient perturber le silence. Animée d'une foi inébranlable, elle se prépare à réaliser son engagement et à franchir le seuil de ce foyer tant désiré. Ce n'est pas uniquement un espace de vie, mais un véritable sanctuaire où l'amour et la solidarité s'enracinent.

¹¹ Assaad(F) Ahlam et les éboueurs du Caire, Editions de l'Hébe, Grolley, Suisse,2004

Soeur Emmanuelle a eu la brillante idée de susciter un véritable "tsunami de solidarité", attirant ainsi l'attention de la communauté internationale sur la précarité des chiffonniers du Caire, une cause qui lui tient particulièrement à cœur. Avec une énergie débordante, elle s'acharne à mettre en lumière l'invisible, montrant sans relâche les conditions de vie inhumaines des exclus de la société. Elle dénonce avec force les injustices subies et les tragédies qui pourraient être évitées si on leur permettait tout simplement de se divertir, d'apprendre et de vivre dignement.

Son cœur s'illumine à la rencontre du regard des enfants, rayonnant de gratitude, tandis qu'elle perçoit leurs éclats de rire résonner tel un chant de joie. Leurs éclats de rire et leurs regards pétillants remplissent son cœur d'une chaleur bienfaisante, lui conférant un sentiment de gratitude incommensurable. (Ahlam et les éboueurs du Caire, pp. 77-78).

Forte d'une créativité exceptionnelle, Soeur Emmanuelle initie un "coup de foudre solidaire" afin de sensibiliser la communauté internationale à la situation précaire des chiffonniers, une cause qui lui tient particulièrement à cœur. Animée d'une énergie inépuisable, elle oriente les projecteurs vers ceux que la société a négligés, dénonçant avec persistance leurs conditions de vie indignes. Elle met en exergue les tragédies qui pourraient être évitées si ces enfants se voyaient octroyer le droit fondamental de s'adonner à des activités ludiques, d'acquérir des connaissances et de mener une existence empreinte de dignité. (Ahlam et les éboueurs du Caire, pp. 79-80).

Soeur Emmanuelle se dédie corps et âme à éduquer les plus petits et à lutter contre l'illettrisme, transformant sa modeste existence en une épopée extraordinaire, où la misère se mue en levain d'une révolte sociale. Ahlam était fascinée par le spectacle offert par les éboueurs du Caire, qui se montraient comme de véritables artistes des rues, jonglant avec les déchets avec une habileté digne des acrobates maniant des balles. Pour elle, ces travailleurs anonymes se transforment en artistes exceptionnels, dirigeant une danse citadine d'une élégance singulière. Chaque geste, chaque

déplacement, semble changer les déchets en une performance visuelle éblouissante, révélant la beauté cachée et poétique du quotidien. (Ahlam et les éboueurs du Caire, pp. 79-80).

L'écrivaine s'enflamme en glorifiant outre mesure les actions des réseaux sociaux solidaires. Grâce à Soeur Emmanuelle, icône dévouée des plus démunis, les images de la pauvreté voyagent de regard en regard, se transmettant de cœur à cœur pour nourrir l'inspiration de l'observateur extérieur.

Tel un astre lumineux perçant les ténèbres de la nuit, Fawzia brandit fièrement le drapeau de la liberté et de l'égalité pour les femmes, menant sa lutte avec une détermination indomptable. Le prénom de l'héroïne semble être une porte ouverte sur un monde où les songes fleurissent et les enchantements demeurent.

Ses rêves se sont métamorphosés en un havre de paix au cœur des tempêtes, lui offrant l'illusion sucrée de l'amour malgré les obligations du mariage, et la caresse légère de la liberté en dépit des sombres murailles de sa geôle. Elle pénètre dans un monde où les pains brillent de couleurs éclatantes, où les étagères plient sous le fardeau des livres et des cahiers, où les lointains horizons chuchotent des appels à l'aventure et à l'indépendance, désireux de conquérir un trésor inestimable. Elle se perd volontairement dans les dédales de sa pensée, voguant sans entraves à travers les heures, entre le lever et le coucher du soleil, pour sonder les secrets du temps qui file. (Ahlam et les éboueurs du Caire, pp. 13-14)

Il est crucial de choisir avec soin le nom qui sera donné au personnage féminin principal, car il influencera grandement son identité. Ahlam, vêtue de son prénom tel un joyau étincelant, observe ses rêves se mêler aux formes grandioses de la montagne du Moqattam. Son imagination s'envole vers la construction de son avenir au sommet de cette montagne imposante. (Ahlam et les éboueurs du Caire, pp. 368-369)

Pendant une longue période, Ahlam a été confrontée à des situations impliquant la mort, la maladie et la pauvreté. (Ahlam et les éboueurs du Caire, p. 30)

Les coutumes et les traditions conservent une importance significative. L'écrivaine ambitionne de remettre en cause les

traditions fortement ancrées dans la société. (Ahlam et les éboueurs du Caire, p .93)

Cette création incarne un combat contre les injustices, les devoirs et les charges partagées. Leur attitude pourrait être perçue comme une violation potentielle des droits fondamentaux de l'homme. Ahlam, pleine de courage et de détermination, affronte vaillamment le mauvais œil, les démons, la redoutable "karina" et tous les messagers de la mort cachés dans l'ombre. Elle est le rayon de soleil qui illumine la maison. (Ahlam et les éboueurs du Caire, p.45)

Néanmoins, elle est destinée à être plus belle qu'une princesse légendaire, tout en étant plus malheureuse que les personnages malchanceux des contes de fées. (Ahlam et les éboueurs du Caire, p. 152)

Sa vie est ensevelie sous les déchets. Chaque matin, de cinq heures à neuf heures, et chaque soir, de quatre heures jusqu'à la première heure du jour suivant, elle a trié les déchets déversés par son père dans la pièce unique de la maison, ses genoux enfoncés dans les déchets, les pieds et les mains nus. Il est impératif de terminer rapidement le travail afin de libérer la pièce polyvalente pour ses divers usages tels que la cuisine et le sommeil. (Ahlam et les éboueurs du Caire, pp. 106-107)

Ahlam lutte en vain pour faire entendre sa voix et revendiquer son droit à la parole. Elle s'est retrouvée muette, contrainte de taire sa voix qui ne trouvait pas écho. Les filles se voient souvent refuser le précieux cadeau de la parole. Il a été imprégné du devoir de se plier sans réserve, que ce soit devant Dieu ou son père. (Ahlam et les éboueurs du Caire, pp. 140-141)

L'écrivaine, dans sa plume engagée, fustige avec passion la cruelle pratique de l'excision des femmes, assimilant ce rituel ancestral aux origines mystérieuses à une folie inacceptable. Ce jour sombre a vu le clitoris de la jeune fille être mutilé, prétendument pour protéger les futures femmes d'une passion dévorante : l'amour. Son cœur s'est embrasé d'indignation en découvrant que la jeune fille était marquée par les flammes de la passion, condamnée à errer sans

jamais avoir savouré les délices de l'amour. (Ahlam et les éboueurs du Caire p. 105)

Le sort des filles est de passer de prison en prison. Elles doivent rester à la maison, dans le giron de leur mère, attendre que leur père leur destine un époux. (Ahlam et les éboueurs du Caire, p. 126)

La question persiste en ce sens que la loi coutumière, également connue sous le nom d'« orf » ou de convenances, prévaut sur les lois formellement établies. Après son union matrimoniale, Om Nane se transforme en une présence discrète aux côtés de son mari. (Ahlam et les éboueurs du Caire, p.46)

Fawzia Assaad présente une représentation authentique de l'Égypte, dépeignant un pays marqué par la pauvreté où le mal et la mort sont attribués au démon, au mauvais œil et à la jalousie d'un double invisible, connu sous le nom de "le karine ou la karina". (Ahlam et les éboueurs du Caire, p.100)

Afin de protéger son fils des influences négatives et de la superstition, Abou Name le surnomme "Shehata", ce qui signifie mendicité. Le grandpère d'Abou Nane est appelé "Shahhat" en raison des mêmes motifs de protection, étant mendiant. Leur seule richesse réside dans leur existence.

Il est nécessaire de la dissimuler des influences néfastes en la recouvrant du voile de la pauvreté. (Ahlam et les éboueurs du Caire, pp. 53-54)

Abou Nane préfère éviter de compter ses petits-enfants un par un, de peur d'attirer les regards envieux du destin. (Ahlam et les éboueurs du Caire, p.374)

Ezzate, le frère de l'héroïne, nourrit de solides appréhensions à l'égard du mauvais œil. Il est convaincu que le mauvais œil est toujours à l'affût et qu'il convient de faire preuve d'une prudence constante à son égard. (Ahlam et les éboueurs du Caire, p.352)

Ahlam possède une beauté remarquable et se distingue par son intelligence éclatante. (Ahlam et les éboueurs du Caire, p. 139).

Son souhait exclusif est de fréquenter l'école, cependant, elle n'a pas reçu l'autorisation d'y accéder. (Ahlam et les éboueurs du Caire P 157) Nul ne soupçonne l'intense désir d'apprendre qui anime

Ahlam. (Ahlam et les éboueurs du Caire, p.121) Son souhait, depuis sa plus jeune enfance, est d'acquérir la capacité de lire et d'écrire, afin d'accéder au monde enchanteur des mots.

Elle maîtrise parfaitement les paroles de la liturgie afin de s'imprégner de leur puissance et d'apaiser la révolte qui émerge en elle. (Ahlam et les éboueurs du Caire, pp. 102-103)

Il convient également de rappeler que les jeunes filles sont exclues de l'ensemble des jeux et des aventures. Ahlam a versé de nombreuses larmes pour soutenir ses frères dans leur cheminement vers l'école. Cependant, c'est en raison de la volonté paternelle que les garçons ont fréquenté l'école.

L'héroïne est victime de cette discrimination. Son père, qui refuse d'adhérer au principe de parité entre les hommes et les femmes, illustre son propos en exhibant ses dix doigts, soulignant ainsi que l'égalité n'existe qu'en présence de distinctions telles que le grand et le petit, le pauvre et le riche, ainsi que les filles et les garçons.

Il expose de manière claire et sans ambiguïté que si l'uniformité prévalait parmi tous, cela entraînerait une catastrophe, conduisant à la fin du monde. (Ahlam et les éboueurs du Caire. 125)

Ahlam éprouve une certaine jalousie à l'égard de son frère Ezzate, ainsi qu'envers l'ensemble des garçons bénéficiant de privilèges dont elle est privée. Elle éprouve une profonde frustration à son égard, car il a bénéficié de la chance de naître homme, ce qui lui a permis d'accéder à l'éducation, tandis qu'elle demeure confinée dans la pauvreté.

Dans un tourbillon d'émotions mêlées d'envie et de révolte, elle réalise l'ampleur de l'injustice qui la vise, pendant que le reste du monde semble se synchroniser pour que les garçons se sentent propulsés vers l'aube naissante. (Ahlam et les éboueurs du Caire, p. 168)

Cependant, Ahlam doit se confronter à son destin, qu'elle rejette avec une détermination sans faille : le mariage. Son père lui explique constamment l'utilité de la lecture et de l'écriture. (Ahlam et les éboueurs du Caire, p. 122)

Il la mariera à l'âge de quatorze ans, contre son gré. (Ahlam et les éboueurs du Caire, p.67)

Elle en veut à ce père qui n'a pas pu la protéger du mariage. Mais elle lui en veut avec tendresse. Elle est trop pleine de vie et de rêves pour se suicider. (Ahlam et les éboueurs du Caire, p. 203)

Ahlam n'a jamais vraiment craint son père. Elle dit qu'il n'a jamais levé la main sur elle et qu'il l'a toujours choyée. Elle se demande avec beaucoup de raison si c'est le poids de sa volonté ou celui de la pauvreté qui a pesé sur sa vie. (Ahlam et les éboueurs du Caire, p.331) Elle porte en elle une amertume profonde, plus accablée que la plus humble des créatures.

(Ahlam et les éboueurs du Caire, p. 145)

Fawzia Assaad, dans son roman, se bat contre l'excision des filles, le mariage d'une enfant, les grossesses répétées, la violence, l'autorité paternelle. (Ahlam et les éboueurs du Caire, p. 151) Elle soutient un combat contre toute espèce de superstitions, contre toute espèce de préjugés. Elle justifie l'avarice des pauvres en considérant que la vie se montre cruelle envers eux. Elle estime qu'ils prennent modèle sur la vie au point qu'ils se montrent cruels envers les bêtes. Elle conclut qu'ils sont ingrats envers les ânes encore plus qu'envers les femmes. (Ahlam et les éboueurs du Caire, p.174)

Après de longues batailles, Ahlam a réussi à obtenir son diplôme d'alphabétisation. Fière de son diplôme, pleine de projets, bourrée de rêves, elle parte vers l'avenir. Mais elle est freinée dans ses ambitions à cause de son époux qui se montre réfractaire aux études et qui lui a interdit d'entrer en préparatoire. Il ne veut plus qu'elle le dépasse car si elle continue à étudier, elle sera mieux que lui. (Ahlam et les éboueurs du Caire, pp. 287-288)

En réalité, son mari préfère qu'elle rapporte de l'argent plutôt que de la voir étudier. Il l'épie, mais c'est pour la surprendre avec un papier, un crayon, un livre. "Un amant ne provoquerait pas chez lui la même colère." (Ahlam et les éboueurs du Caire, p. 291)

L'Égypte ancienne est présente dans toutes les pages. Le portrait d'Abou Nane et d'Om Nane assis sur leur dekkah, comme les couples des anciens Egyptiens, pour l'éternité rappelle toujours l'Égypte pharaonique. (Ahlam et les éboueurs du Caire, p.369)

Abou Nane agonisant guette l'arrivée de son fils aîné. La romancière brosse le tableau d'Osiris Abou Nane, au seuil de la mort qui attend son fils Horus Nane pour l'enterrer et lui assurer l'éternel retour à la vie. (Ahlam et les éboueurs du Caire, p. 373)

Elle dévoile qu'Ahlam est pauvre et si belle et qu'elle est simplement la pauvre survivance de l'ancienne Égypte, ignorante de ses vies passées. (Ahlam et les éboueurs du Caire, pp.378- 379)" Quel miracle espère-t-elle ? Un garçon ? Une fille qui porte moustache comme autrefois, la femme pharaon Hatshepsout, qui portait barbe, barbe postiche". (Ahlam et les éboueurs du Caire, p. 386)

Ahlam, malgré sa pauvreté, ressent la double fierté de travailler et de s'être libérée du destin des filles de porchers. (Ahlam et les éboueurs du Caire, p. 360) Elle assume ses responsabilités pour réaliser un lambeau de rêve : l'éducation de ses enfants. Orgueilleuse, elle nargue la pauvreté et s'apprête à se collecter encore et longtemps avec elle. (Ahlam et les éboueurs du Caire, p. 385)

À la fin du roman, l'héroïne s'est entourée de tous les symboles de la vie. Elle réalise une croix sur la façade de sa maison en utilisant des briques de couleurs alternées. Sans même s'en apercevoir, elle franchit cette épreuve avec brio, tel un croissant de lune.

Malgré sa foi chrétienne profondément enracinée, Ahlam représente sur les murs de sa maison le symbole de l'islam entrelacé avec le symbole du christianisme, à l'instar du drapeau arboré par les anciens révolutionnaires réclamant la liberté, la démocratie et le départ des Anglais lors du mouvement du Wafd. Cependant, il convient de ne pas en informer Ahlam. (Ahlam et les éboueurs du Caire, p. 386)

Dans Egypte an II, la romancière relate les faits importants qui ont eu lieu de janvier 2011 jusqu'au juin 2013¹².

Dans cet essai de 102 pages, elle retrace les derniers jours du président déchu Moubarak un président incompetent et dangereux. Dès la première page, elle dédie son œuvre au peuple égyptien.

¹² Assaad(F),Egypte An II,Edition chèvre-feuille,2013

Elle est charmée par les deux révolutions de 1919 et de 2011 qui ont unies les symboles de l'islam et du christianisme. Elle est pleine de joie car le drapeau du wafd réapparaît dès les premiers jours de la révolution de 2011. (Egypte an II, pp .16-17)

Fawzia Assaad est bouffie d'orgueil pour la raison que le peuple reste uni comme au temps du Wafd. Elle énumère avec ingéniosité les vraies causes de cette révolution : la brutalité de la police, les lois d'exception, l'absence d'élections libres, de parole libre, la corruption, la pauvreté, le chômage, l'inflation, les petits salaires.

Elle met en exergue avec insistance le souhait profond du peuple égyptien d'accéder à une répartition équitable et de pouvoir exercer un contrôle sur les ressources de leur nation. Elle irradie de bonheur tandis que les Égyptiens, faisant preuve de courage face à la peur, se dirigent de manière inattendue vers la place centrale de la ville. La magie qui s'est manifestée à Tahrir se manifeste par le fait que les individus présents ne sont que des étrangers les uns pour les autres, des noms dépourvus de visages, des êtres unis uniquement par un lien virtuel, qu'il soit authentique ou illusoire. (Egypte an II, p. 19)

Elle est envoûtée par cette nouvelle république, utopique Tahrir. (Egypte an II, p. 21)

Elle tombe sous le charme de cette place Tahrir " libération" qui grouille de manifestants, c'est encore une fois la millioneyah, celle de la victoire. Jamais une libération n'a été aussi vite exécutée, aussi ouverte sur l'avenir.

Elle gazouille agréablement que Tahrir commence à raconter son histoire qu'il y a un président qui n'a pas été élu, qui s'appelle Moubarak, ce nom, pour ceux qui ne le sauraient pas, signifie béni. Elle cherche à rehausser la valeur du peuple égyptien pieux et béni des dieux, bien entendu, "notre peuple est pieux, dieu est au fond de tout discours. Béni, il a régné près d'un demi-siècle". (Egypte an II, p. 26)

Elle est fascinée puisque le mot d'ordre de la désobéissance civile vient de la jeunesse, celle qui fut volée, volée de sa révolution, dépouillée de son espoir d'avenir. Elle est ébahie car ce mot

d'ordre de la désobéissance civile a été entendu et il a vite circulé comme un feu follet. (Egypte an II, p. 68)

L'écrivaine affiche sa subjectivité pour ne pas dire ethnocentrisme et auto-affirmation. L'emploi des déterminants possessifs « notre peuple » « notre bon peuple » « notre jeunesse » « nos jeunes » impressionne le lecteur.

Il est important de noter que Fawzia Assaad établit un lien entre la révolution de 2011 et celle de 1919.

Le drapeau du Wafd, qui rassemblait les symboles de l'Islam et du christianisme, refait surface dès les premiers jours de la révolution de 2011. (Egypte an II, p.16)

Elle est subjuguée par la puissance inébranlable du peuple égyptien, victorieux malgré sa misère actuelle. Son intérêt pour cette nation, capable de renverser en dix-huit jours le président Moubarak, est immense. Une émotion intense l'envahit en contemplant ces dixhuit jours ayant suffi à faire chuter le troisième pharaon de l'Égypte moderne de son trône, un exemple inspirant pour les révolutions à venir, une lueur d'espoir pour toute l'humanité asservie. (Egypte an II, pp.26-27)

Fawzia Assaad réitère maintes fois que ce peuple riche et tout puissant est pourtant pauvre, si pauvre et qu'il donne le pouvoir et le retire et ne possède d'autre pouvoir que celui de se rebeller. Elle fait valoir inlassablement les atouts du peuple égyptien, un grand peuple riche de tous les trésors du pays. L'élément crucial réside dans le rejet du peuple envers les Frères Musulmans. (Egypte an II, pp.73-74)

Elle s'enthousiasme pour la Révolution. Elle la compare à une fleur surgie du fond des terres labourées, volées par un parti unique, le parti d'une Confrérie, celle des frères Musulmans. Elle refuse que l'Égypte se trouve embrigadée sous la houlette d'un frère qui dit quitter sa confrérie mais se soumet à ses diktats. (Egypte an II, p. 42)

Elle déteste éminemment Morsi et la confrérie des Frères musulmans qui rendent la situation très compliquée en Égypte à cette époque étant donné que le pays est en faillite et il faut du pain. Cet échec incombe au président Morsi qui n'a pas su

dialoguer avec le peuple. Elle chante encore une fois le slogan de la révolution "dégage le peuple veut la chute du système, le peuple veut, il veut, il veut !" (Egypte an II, p. 50)

Fawzia Assaad n'apprécie pas que l'Égypte devienne leur propriété privée. (Égypte an II, p.64) Elle a en horreur du règne de Morsi qui détient le pouvoir absolu. Il vend non seulement quarante-deux pour cent du Sinaï aux riches palestiniens de Gaza mais la souveraineté de l'Égypte sur le Canal de Suez tout en ajoutant à la carte du Soudan les régions réclamées par l'Égypte. Bientôt il met le feu au pays, ou à ce qui en reste. (Egypte an II, p.67)

Elle éprouve de l'indignation devant les tentatives des Frères qui veulent islamiser les Égyptiens avant de les dévorer. Elle est outrée et se pose une question très intelligente « Qu'est-ce que cela veut dire, nous islamiser, nous faire porter un masque qui n'est qu'insulte à l'Islam ? » (Egypte an II, p. 74)

Elle utilise exprès le « nous » pronom de la première personne du pluriel, incluant le locuteur ainsi que d'autres personnes au nom de qui il parle. Cet emploi prouve à quel point elle affiche sa particularité et son égyptianité.

Elle qualifie le travail de Morsi "travail de sape" car il s'attaque au monde des livres et veut interdire l'école de ballet contraire à la sharia. Elle corrobore que Morsi et les siens ne voient pas la beauté des corps en interdisant le ballet, l'opéra. Elle a même prédit juste l'ascension de la première femme ministre de la culture Inas Abdel Dayem au ministère de la culture, renvoyée aux temps de Morsi, sans cause ni raison, de la direction de l'opéra du Caire. (Egypte an II, pp.65- 66)

Elle déclare avec juste raison que Morsi, ce président élu, assermenté, ne respecte pas les idéaux pour lesquels il s'est engagé à savoir la diversité de la nation égyptienne et les droits des femmes. (Egypte an II, p .47)

Il n'y a plus de sens de le réduire aujourd'hui à un petit peuple de changer son visage, détruire sa culture. Elle est faite de beauté, d'ironie, sa culture. (Egypte an II, p. 74)

Elle affirme à brûle-pourpoint que certains ont cru à tort que l'Islam est la solution. Elle dévoile qu'ils déchantent. Ils savent que

pour gouverner, ils ne peuvent compter que sur eux-mêmes, que l'homme est seul, que Dieu ou Allah ne le prend pas par la main pour le guider, qu'il doit se protéger de l'ennemi quand celui-ci se cache derrière Dieu. Elle juge en tant que simple spectatrice des événements que c'est le peuple qui a fait la révolution et qu'il doit la gérer. Elle souhaite que le peuple ne cède pas, qu'il manifeste en masse tous les jours de la semaine et plus seulement le vendredi après la prière. (Egypte an II, pp. 50-51)

Elle démontre que le peuple a appris à dire non et qu'il ne veut pas se laisser gouverner. Cf Egypte an II, P.57 Elle formule sa pensée en termes clairs : Morsi a échoué car il n'est pas à la mesure d'un si grand pays. (Egypte an II, p. 70 et p .74)

Grâce à cette écrivaine, Tamarrod a prêté son nom à un parti politique contre Moubarak. Tamarrod, Rébellion, se substitue à Tahrir et porte en lui Tahrir et ses espoirs. Les ténors des partis de l'opposition rassemblés en un front de sauvetage de l'Égypte se sont vite ralliés au projet : une rébellion à l'échelle de la nation ; un retrait de confiance, un ras-le-bol ; sans considération de parti, d'âge ou de religion ; une même voix exprime le refus. (Egypte an II, p. 68)

Elle regarde longtemps la rivière de la dignité qui envahit Tahrir. Quand l'armée décide de soutenir Tamarrod, la désobéissance civile, l'état d'esprit des premiers jours de la révolution est retrouvé, on se montre fiers d'être Egyptien, l'étranger dit vouloir devenir Egyptien. L'annonce télévisée de la destitution déclenche la liesse du peuple, rassemble des milliers de manifestants anti-Morsi. (Égypte An II, pp.76-77)

La romancière critique vivement l'abus du mot "légitime" par Morsi et ses partisans, qui l'ont employé à profusion. Les partisans de Morsi s'accrochent fermement à la notion immuable de démocratie en répétant avec ferveur les termes suivants : "président élu", "président légitime", "légitimité". Réunis à Raba El-Adaoueya, ils clament avec force qu'il a été porté à la présidence par la voix du peuple. Ils s'acharnent à condamner fermement ce renversement du pouvoir et refusent catégoriquement toute discussion tant que Morsi ne retrouve pas son poste de président.

Fawzia Assaad fustige les médias occidentaux qui, tels des perroquets, répètent en boucle leur discours en évitant soigneusement de prononcer le mot "tamarrod". Elle affirme que Morsi a jailli des urnes, s'est agrippé à ce rituel électoral, ignorant que 33 millions de manifestants, sur une population de 85 millions, réclament sa chute. (Egypte an II, pp .77-78)

Les pro-Morsi occupent la place de Raba El Adaweya à médinet Nasr et la place d'El-Nahda à Guizeh. Leurs campements sont une menace sociale. Mais les pro-Morsi n'en démordent pas ; ils réclament le droit de manifester pacifiquement. Fawzia Assaad est sous le choc puisque ces gens font venir dans leur campement quantité de bonbonnes de gaz sous prétexte de préparer des gâteaux de fête. Elle se demande ce qu'attend le ministre de l'Intérieur, en charge de la paix, pour intervenir. (Egypte an II, pp. 82-83)

Elle est contente que les foules mobilisées sortent dans les rues, sur les places et sur les ponts. Ce sont les mêmes foules qui ont annoncé la révolution, celle du 25 janvier 2011, celle du 30 juin 2013. Les cloches des églises, l'appel à la prière, remplacent les feux d'artifice. (Egypte an II, p. 84)

Elle confirme, à de nombreuses fois à la suite, que le peuple et l'armée sont une seule main et que le peuple délègue et l'armée exécute. L'écrivaine répète ostentatoirement les slogans suivants : « L'armée et le peuple sont main dans la main ». (Egypte an II, p.53) "L'Armée et le peuple, une seule main." (Egypte an II, p. 77.) "Le peuple et l'armée sont une seule main". (Egypte An II, pp.83-84)

Elle affirme avec conviction que la population, face à l'avenir, a pris en main son destin et que ce grand peuple requiert le soutien de l'armée pour se libérer d'un dictateur qui porte atteinte à son identité et cède ses terres au plus offrant.

Étant donné que la population a mandaté l'armée pour rétablir l'ordre après la période de chaos, celle-ci agit en étroite collaboration avec le peuple. (Egypte an II, p. 87)

Selon l'ordre du peuple, l'armée évacue les campements après plusieurs ultimatums et maints avertissements. (Egypte an II, pp. 84-85)

A Raba El Adaweya, des réserves d'armes ont été trouvées ; des cadavres dans leurs linceuls blancs, enterrés ont été trouvés sous l'esplanade de la mosquée. (Egypte an II, p. 86)

Dans l'épilogue de cet essai, l'écrivaine prend parti du peuple qui a porté un président incompetent et dangereux au pouvoir. Ce même peuple destitue ce président et délègue aux militaires le pouvoir de négocier sa destitution pour rectifier sa faute. Trente-trois millions d'actes de rébellion ont envahi les rues, les ponts du Caire et des autres villes du pays. (Egypte an II, p. 105)

Elle exprime sa pensée sans équivoque en disant que l'expérience de la démocratie occidentale le mène à l'impasse. Elle proclame vigoureusement qu'il invente sa propre démocratie. Elle déclare de façon claire, nette et précise que Tamarrod et non l'Islam est la solution. (Egypte an II, p. 87)

La romancière examine méticuleusement le statut de la femme égyptienne. Il y a de la place à Tahrir pour les hommes et les femmes de tout âge. (Egypte an II, p. 29)

Elle s'inquiète du mauvais traitement des femmes, écartées intensément du pouvoir. Elle est angoissée qu'on cherche à les faire taire, à les écarter du champ de bataille, des manifestations, à les enfermer chez elles. (Egypte An II, p. 37)

Elle fait l'éloge des femmes égyptiennes qui multiplient à Tahrir le message de la statue de la Renaissance et de son sculpteur Mokhtar, une paysanne belle, fière, debout réveille le sphinx endormi. "Le sphinx c'est l'Égypte. Oui, c'est la femme qui réveillera l'Égypte" 'Les pro-Morsi ont brisé la statue de la Renaissance, comme leurs frères ont taché de sang le temple de la femme Hatshepsout. Ils méprisent à ce point la femme pour vouloir détruire ce qu'elle représente. (Egypte an II, p. 82)

Elle déclare avec perspicacité que la voix des femmes, moitié de la population, est la voix de la révolution. Elle s'interroge sur ceux qui veulent donc étouffer leur voix et violer leurs corps. Elle dénonce avec indignité la politique guerrière qui se cache derrière les mots qui circulent : viol, tests de virginité ; quelle politique guerrière. (Égypte An II, pp. 36 -37)

Elle a, par-dessus le marché, une trop haute opinion des chrétiens. La présence du Pape des coptes, aux cotes du chef de l'armée et du cheikh d'el-Azhar, témoigne de sa participation à la nouvelle révolution.

Les Frères Musulmans l'accusent d'avoir organisé la rébellion et la destitution de Morsi ; ils disent pourquoi il se mêle de politique. (Egypte An II, p.76)

Elle avoue avec un ton plein de noblesse que les chrétiens d'Egypte sont pacifiques, des vrais égyptiens, les plus anciens habitants du pays.

Les pro-Morsi les accusent d'avoir organisé la rébellion, ce tamarrod et de placer des bombes dans leurs églises. L'appel à la haine est parti des mosquées les vendredis de prière, avec le prêche. Elle est froissée à cause des mains criminelles qui ont saccagé des églises, des musées, des institutions, des maisons, des commerces appartenant aux chrétiens. Elle est heurtée par le manque de respect envers les coptes lorsqu'elle a entendu quelqu'un qui a crié qu'aucun copte n'oserait se montrer dans les rues. (Égypte An II, pp.88-89)

Notre romancière est indignée les agressions que les partisans des Frères Musulmans ont perpétrées à l'égard des églises et des établissements coptes sont le signal de la guerre civile. (Egypte An II p. 89 et p. 91)

De la même manière, elle surestime grandement l'aide des musulmans aux chrétiens pour sauver ce qui reste de leurs biens. Ils se souviennent qu'ils sont tous des coptes, de vrais égyptiens, les plus anciens habitants du pays. Elle écrit avec perspicacité que les médias occidentaux aiment à mettre en scène la guerre civile et qu'elles comparent à tort l'Egypte à l'Algérie "Mais l'Egypte n'est pas l'Algérie. La situation n'est pas la même" (Egypte An II, p.89)

Mais elle est fière que le cauchemar soit bientôt au passé. (Egypte an II, p. 102)

Ce qui est frappant chez elle, c'est qu'elle est une fine observatrice de la scène politique égyptienne. Elle formule les interrogations suivantes : est-ce qu'une femme et un chrétien pourront prétendre à la présidence du pays ; est-ce que le pouvoir ne saura être exercé

que par un homme. Elle s'étonne de l'étrange destin des femmes dans ce pays qui n'a pas connu de dieu sans déesse. Elle s'irrite à l'excès de l'écart de la moitié de la population du pouvoir « ni femme, ni chrétien à la tête du pays ». (Egypte An II, pp. 33-34)

Fawzia Assaad utilise un dialecte égyptien. Elle se sert des mots arabes en français comme "altagueyah", "mabrouk", "tamaroud", "milloneyha" et Tahrir. Elle ne sème pas le désordre. Il n'y a plus d'ambiguïté maximum puisqu'elle écrit à côté de chaque mot la traduction. Ainsi le destinataire peut comprendre facilement le sens du mot qui n'existe pas dans la langue française.

D'après la définition donnée par Louis Guilbert, le xénisme est considéré comme tout terme étranger introduit dans le corps d'une phrase française en référence à un signifié propre à la langue étrangère.¹³

Dans cette catégorie entrent les noms propres, patronymes, les noms géographiques de fleuves, de villes. Les xénismes sont donc tous les termes étrangers à la langue française, y compris les noms propres.¹⁴

Des enfants en galabeyas (L'Egyptienne ,p.54)-Les ghoos,un ghool (L'Egyptienne,p. 57)Zikr (L'Egyptienne p.225)-Les matarides,les exclus (Ahlam et les éboueurs du Caire p12)-Abd-el-Rabi ; son nom désigne Serviteur du Printemps (Ahlam et les éboueurs du Caire p. 15)-Le méchant karine (Ahlam et les éboueurs du Caire p240).-La maghara de la vierge, la petite grotte (Ahlam et les éboueurs du Caire p 317)-El set,la Dame (Des enfants et des chats p.25)-La baraka d'Allah (Des enfants et des chats p. 47, p.49, p.123, p.210)-Ces zagharites que les femmes du peuple lancent (Des enfants et des chats p. 137) Les créations artistiques de Fawzia Assaad tissent ensemble les souvenirs d'hier et d'aujourd'hui, dans une danse envoûtante où la culture égyptienne se mêle avec grâce à la spiritualité chrétienne.

¹³Louis Guilbert, la créativité lexicale 1975, p. 92

¹⁴ Abderrahmane Ayad Le xénisme, 2017

Les mots exotiques dansent au fil de ses écrits tels des bijoux précieux, dévoilant son obsession passionnée pour la civilisation égyptienne, qu'elle chérit avec tendresse et dévouement, s'efforçant de la faire perdurer.

À travers ses récits, elle s'aventure au cœur des conflits temporels, révélant une identité égyptienne complexe, prise entre l'héritage des pharaons et les défis du monde moderne. Elle explore avec une soif inextinguible les transformations de la société, les rêves et les divisions d'un pays en constante mutation, loin de toute immobilité. L'Égypte jongle habilement entre l'héritage de ses ancêtres et les aspirations de son avenir contemporain. Assaad peint le portrait d'une société égyptienne coincée entre les griffes de la tradition et les lueurs de la modernité.

Son regard, tel un astre divin, explore avec bienveillance et acuité les interactions entre adeptes de l'islam et du christianisme, révélant les connexions profondes autant que les frictions sous-jacentes. L'Égypte se dévoile sous deux angles : entre passion et moquerie, quel sera votre choix ? Albert Cossery et Fawzia Assaad se tiennent aux extrémités opposées du spectre littéraire, chacun offrant une vision unique du rôle de l'écrivain dans la société. D'un côté, on retrouve Cossery, qui, depuis son exil à Paris, a décidé d'adopter une attitude de détachement. À travers son travail, où l'humour mordant et le regard ironique se côtoient, elle brosse un portrait désillusionné du monde arabe.

Il se place en spectateur perspicace, utilisant l'ironie comme une arme pour pointer du doigt l'absurdité des normes sociales et des aspirations réformistes qu'il considère comme chimériques.

Les personnages de ses romans errent dans un état de léthargie cynique, préférant se réfugier dans la paresse et le sarcasme au lieu de l'action. Pour lui, le monde reste figé, et toute tentative de le transformer n'est qu'une farce ridicule. En revanche, Fawzia Assaad incarne une plume résolument tournée vers l'action et la militance. Alors que Cossery préfère observer le réel avec une pointe de moquerie, elle préfère s'y plonger sans retenue. Elle s'accroche fermement à l'Égypte moderne, refusant de s'échapper, explorant ses rues, observant les changements sociaux et exprimant

les désirs de liberté et d'équité. Son travail va bien au-delà d'une simple critique passive : il aspire à un mariage harmonieux entre passé et présent, plaidant pour l'union de la nation tout en valorisant la diversité des minorités. Chez Cossery, les femmes se fondent dans l'invisibilité, tandis que chez Assaad, elles se transforment en héroïnes. La manière dont les deux écrivains traitent leurs personnages féminins se distingue particulièrement par un contraste saisissant.

Chez Cossery, les femmes se retrouvent fréquemment reléguées à des rôles secondaires, telles des éclairs de génie éphémères ou des trophées de désir, dépourvues de tout contrôle sur leur propre destin. Il refuse de leur donner le pouvoir de défier le statu quo, ni l'envie de le renverser, les laissant plutôt prisonniers de stéréotypes figés et désillusionnés.

Chez Assaad, ce sont les femmes qui mènent la danse. Elles se dressent fièrement, intrépides, prêtes à braver toute forme d'oppression. En donnant vie à des personnages tels que Leila, Ahlam et l'Égyptienne, elle permet à celles qui sont habituellement étouffées par la société de faire entendre leur voix. Ses romans se lancent dans une lutte féministe, rejetant loin derrière eux le regard cynique et fataliste de Cossery.

Dans l'arène de la littérature, se livrent un duel épique entre passion ardente et ironie mordante. Quel destin attend ces deux adversaires dans leur lutte sans merci ? La dissemblance entre Cossery et Assaad ne se cantonne pas à leur vision de l'Égypte, mais affecte aussi leur compréhension fondamentale du rôle de la littérature : Cossery se place en observateur ironique de la société. Il ne se préoccupe guère d'apporter des réponses, préférant se moquer des chimères de ceux qui persistent à croire en la possibilité de changement. Dans ses créations, on découvre des personnages qui, confrontés à l'absurdité du monde, optent pour la paresse plutôt que l'effort, la désinvolture plutôt que l'implication

Pour Assaad, les mots ont le pouvoir magique de métamorphoser la réalité. Pour elle, la littérature n'est pas simplement une analyse critique, mais plutôt un baume réparateur, un territoire où mémoire

et innovation peuvent se réconcilier, où les oubliés retrouvent leur dignité. Faut-il réparer ou se moquer ?

La confrontation entre Cossery et Assaad se transforme en un affrontement épique entre deux univers philosophiques opposés. Faut-il se lancer dans une bataille acharnée pour le remettre en état, à l'instar d'Assaad ? Ou alors, on peut simplement en rire, à l'instar des enseignements de Cossery ? Alors que Cossery tourne en dérision les illusions de transformation, Assaad s'efforce d'en façonner de toutes nouvelles.

Pourtant, ces deux auteurs ont un trait en commun : leur plume met en lumière les failles de la société et, de façon subtile, pousse le lecteur à réfléchir sur la nature humaine. Peut-être que réparer et moquer ne sont pas des actions diamétralement opposées, mais plutôt deux manières distinctes d'appréhender le monde.

Cette approche s'aligne parfaitement avec la vision d'Alexandre Gefen, qui considère la littérature comme un catalyseur puissant de transformation au sein de la société. Pour Alexandre Gefen, la littérature constitue un outil de réhabilitation.

Dans son essai Réparer le monde. La littérature française face au XXI^e siècle (2017), Alexandre Gefen avance une interprétation engagée de la littérature actuelle, la percevant comme un moyen de réparer le monde et de favoriser le changement social. D'après son point de vue, la littérature contemporaine dépasse désormais le simple cadre de l'exploration esthétique et de la recherche du sublime. Elle se présente comme une réponse aux cicatrices de l'histoire, aux disparités sociales et aux traumatismes collectifs. De la critique littéraire à la littérature de réparation La littérature du XX^e siècle s'est caractérisée par son aspect critique et expérimental, largement influencée par la philosophie existentialiste et les mouvements littéraires avant-gardistes. Les écrivains se livraient à la déconstruction des formes narratives, questionnaient l'absurdité de l'existence et critiquaient les structures du pouvoir.

La littérature de cette période, sous l'influence de penseurs tels que Sartre, Camus, adoptait une perspective pessimiste à l'égard de la réalité. D'après Gefen, une transformation majeure s'est produite au début du XXI^e siècle. Devant les crises sociales, écologiques et

identitaires, les écrivains ne se limitent plus à l'analyse ou à la critique : ils s'efforcent de reconstruire du sens, de remédier aux injustices et de redonner une voix aux marginalisés de l'histoire. Cette transformation témoigne d'un changement dans les attentes du public, lequel n'est plus uniquement en quête de récits déconstruits ou formalistes, mais recherche des œuvres en dialogue avec la société et offrant un sentiment de réconfort. Gefen met en avant une littérature thérapeutique et solidaire qui assume un rôle de médiation sociale et de transmission mémorielle.

Au cours du XX^e siècle, marqué par la célébration de l'individualisme, l'exploration de la subjectivité et l'expérimentation formelle, la littérature contemporaine se concentre davantage sur la représentation des vies ordinaires et sur l'expression des voix des invisibles.

Un élément clé de la théorie de Gefen réside dans la métamorphose du rôle de l'auteur. Autrefois, la littérature était parfois vue comme un domaine réservé à une élite, déconnecté de la réalité sociale, et l'écrivain était alors imaginé comme une figure solitaire, éloignée de la vie en société.

Aujourd'hui, l'écrivain se métamorphose en un passeur d'histoires, devenant ainsi un observateur passionné dialoguant avec son environnement.

Il se retrouve parfois dans le rôle d'un prêtre du quotidien, chargé d'assurer la pérennité de la mémoire historique et collective qui se transmet de génération en génération.

Apporter un soutien solide aux lecteurs en proie à des tourments (deuil, exil, traumatisme) Guérir les cicatrices du passé en laissant les douleurs vécues s'exprimer à travers l'encre. D'après Alexandre Gefen, la littérature contemporaine tend à s'éloigner du mythe du poète maudit pour embrasser une posture davantage engagée.

Un grand nombre d'écrivains s'associent à des historiens, des sociologues ou des journalistes et s'engagent dans des initiatives concrètes telles que des ateliers d'écriture en milieu carcéral ou hospitalier.

Il identifie deux courants littéraires majeurs :

La littérature réparatrice, qui vise à réduire les fractures sociales, à transmettre la mémoire collective et à proposer un espoir de transformation, revêt une importance significative. Des écrivains tels que Maylis de Kerangal, Annie Ernaux et Laurent Gaudé soulignent les thématiques du deuil, de l'exil et de la transmission afin de conférer une voix aux personnes marginalisées et de rétablir des liens sociaux.

La littérature de la discorde, qui met en lumière les contradictions du monde sans prétendre à un quelconque progrès, se caractérise par une écriture à la fois cynique et acerbe. Michel Houellebecq, Virginie Despentes et Régis Jauffret incarnent cette tendance en critiquant l'aliénation ainsi que les dérives de notre époque.

Une frontière indistincte se dessine entre les deux : certaines œuvres allient critique et espoir, illustrant que la littérature navigue entre réparation et subversion, reflétant de ce fait les dilemmes et les tensions de notre époque.¹⁵

Lorsqu'on applique cette interprétation à Fawzia Assaad, on remarque que son travail s'inscrit parfaitement dans le cadre de la littérature réparatrice. Assaad retrace l'histoire des femmes, des minorités et des marginaux de la société égyptienne, leur accordant ainsi une place de légitimité et de réintégration.

Les protagonistes féminines, telles que celles présentes dans L'Égyptienne, symbolisent des modèles de résistance, rejetant la domination et luttant pour leur liberté. Une perspective orientée vers le futur : À la différence d'Albert Cossery, dont l'attitude se veut cynique et désabusée, Assaad est convaincu de la potentialité d'un monde amélioré, soutenu par la résilience et la force des individus opprimés. Ainsi, son travail s'inscrit dans la perspective selon laquelle la littérature peut jouer un rôle crucial dans la transformation sociale en permettant aux individus invisibles de s'exprimer et en participant à la construction d'une mémoire collective.

¹⁵ Flora MORICET et Pierre-Henri ORTIZ, "Écrire pour réparer le monde : entretien avec Alexandre Gefen", 15 mars 2018, accessible sur nonfiction.fr

Alexandre Gefen propose de reconsidérer la fonction de la littérature à l'heure actuelle : doit-elle se contenter de refléter la réalité ou s'efforcer de la transformer ? S'agit-il d'un refuge esthétique ou d'un instrument d'intervention sociale ? La littérature contemporaine examine les crises identitaires, sociales et écologiques en naviguant entre la réparation, l'ironie, la dénonciation et la réconciliation. Qu'elle aspire à guérir ou à mettre en lumière les blessures du monde, elle demeure une force intemporelle, apte à ouvrir de nouvelles perspectives et à interroger notre position au sein de la société.

Au-delà de leurs divergences, Assaad et Cossery nous amènent à nous interroger sur la véritable vocation de la littérature.

Peut-on réparer le monde en utilisant le pouvoir des mots pour dénoncer, inspirer et éveiller les consciences, comme le soutient Assaad ? Peut-on également considérer cette situation avec humour, à l'instar de Cossery, qui met en lumière l'absurdité des aspirations humaines et la récurrence des erreurs à travers les époques ?

En effet, chaque acte de dénonciation vise à susciter une réflexion, tandis que chaque rire révèle une certaine lucidité quant à la condition humaine.

Fawzia Assaad, à travers son écriture engagée, se classe parmi les auteurs qui emploient les mots afin de mettre en lumière les injustices et de façonner des visions pour l'avenir. Elle intègre son travail dans la tradition des écrivains qui rejettent le mutisme, en naviguant entre la lutte, la transmission, la mémoire et l'espoir.

Faut-il opter pour la réalisation de réparations substantielles ou bien privilégier une approche plus légère en recourant à l'humour ou à la dérision concernant la situation ?

La littérature oscille entre la réparation et la critique, ainsi qu'entre la célébration et la déconstruction.

La différence entre Fawzia Assaad et Albert Cossery révèle deux approches littéraires diamétralement opposées : Assaad croit profondément au pouvoir magique des mots pour transformer la réalité. Cossery jongle avec maestria entre l'ironie et la satire,

taquinant avec finesse les chimères associées au concept de progrès.

D'un côté, Assaad tisse des histoires guérisseuses où les mots agissent comme des baumes pour rétablir la dignité et raviver l'espoir des individus opprimés. En revanche, Cossery se délecte à tourner en dérision la société, mettant en lumière la futilité de toute tentative de changement.

Cependant, ces deux points de vue se rejoignent sur un point crucial : les mots possèdent un pouvoir immense. Doit-on opter pour des réparations ou se satisfaire de simples observations ? Faut-il opter pour une approche qui élève l'âme ou qui chatouille l'ironie ? La littérature, telle une alchimiste des mots, jongle entre métamorphoser le monde, l'illuminer de sa splendeur ou simplement offrir un refuge enchanté à nos esprits vagabonds. Ces deux approches pourraient être perçues comme les deux faces d'une même pièce, chacune reflétant une facette différente du concept en question.

Fawzia Assaad, plume engagée et militante, utilise son talent littéraire pour défendre des causes humanitaires, faisant ainsi de l'écriture le fer de lance de ses convictions. Assaad ne se contente pas d'écrire, il donne vie à ses mots à travers ses actions. Engagée au sein de PEN International, elle défend ardemment la liberté de parole et la préservation des communautés marginalisées.¹⁶

Fawzia Assaad s'inscrit de manière intégrale dans la littérature réparatrice telle que définie par Alexandre Gefen. Au travers de ses œuvres, elle rétablit la voix des individus marginalisés au sein de la société égyptienne, en particulier celle des femmes et des minorités, leur conférant légitimité et facilitant leur réintégration.

À la différence d'Albert Cossery, dont l'écriture empreinte de cynisme met en lumière l'absurdité du progrès, Assaad nourrit la conviction que les mots possèdent le pouvoir d'engendrer un changement social et d'insuffler de l'espoir.

¹⁶ "L'Egypte des pharaons est aussi celle des femmes"Entretien avec Fawzia Assaad. Mai 2008, Swissinfo <http://www.swissinfo.ch/fre/culture/> Le 27 mai 2008.

Dans "L'Égyptienne", Elle brûle d'une passion ardente en soulignant l'impérieuse nécessité d'une identité nationale solide, rejetant fermement toute division basée sur des particularismes communautaires.

L'autrice jongle avec les mots comme un archer tirant des flèches emplies de révolte et de justice, atteignant toujours sa cible avec précision. Les écrits de Fawzia Assad se lancent courageusement dans une exploration intense en quête de solutions, refusant obstinément de se voiler la face et de faire l'autruche face à la réalité qui les enveloppe. En contraste, Cossery préfère contempler le monde depuis le cadre de sa fenêtre, laissant aux autres le fardeau d'endosser les costumes des protagonistes du changement. Cosse-ry, lui, choisit délibérément d'ignorer complètement l'idée de changement pour mieux déguster sa propre vie. Alors qu'Assaad élabore des récits thérapeutiques dans lesquels les mots ont pour fonction de restaurer et d'inspirer, Cossery opte plutôt pour une approche satirique des illusions de transformation.

Cependant, ces deux perspectives s'accordent sur un point fondamental : les mots possèdent un pouvoir considérable.

Ainsi, la littérature a-t-elle réellement la capacité de transformer le monde ou se cantonne-t-elle à en exposer les contradictions ?

Assaad et Cossery incarnent deux perspectives divergentes, mais néanmoins complémentaires, qui interrogent la finalité ultime de l'écriture.

Par le biais de ses œuvres, elle établit des connexions au sein d'une identité inclusive, où les adeptes du christianisme et de l'islam se rassemblent au cœur de la riche diversité de la culture nationale. Son engagement le situe dans la lignée des écrivains militants pour lesquels les mots constituent des armes redoutables contre les injustices.

Les récits qu'elle élabore avec soin et sensibilité constituent un lien entre le passé et l'avenir. Avec une grande maîtrise, elle insuffle vie à des héroïnes à la fois puissantes et déterminées, tout en proposant une analyse incisive de la société égyptienne.

Fawzia Assaad ne se limite pas à exprimer ses convictions par le biais de l'écriture, elle les incarne également de manière tangible à travers des actions concrètes.

Son engagement en faveur des droits de l'homme transcende le domaine littéraire pour se concrétiser à travers des initiatives tangibles au bénéfice des personnes les plus vulnérables.

Son attachement à l'Égypte, loin de se limiter à une nostalgie immobile, se manifeste par une valorisation des traditions et une détermination à inscrire son héritage culturel dans un échange constructif avec la modernité.

Sa plume, à la fois poétique et engagée, oscille entre la mémoire et la transformation, s'efforçant de concilier l'identité collective et les aspirations à un avenir plus équitable.

À la différence d'Albert Cossery, qui perçoit le monde avec une certaine distance et une dose d'ironie, Assaad nourrit la conviction que les mots possèdent le pouvoir d'éveiller les consciences et de susciter un changement authentique. Elle établit une connexion entre le passé et le présent, intégrant les récits négligés dans une dynamique de réparation et de reconnaissance. Son œuvre littéraire constitue dès lors un authentique acte de transmission et d'engagement, dans lequel la narration se transforme en un instrument de justice et de réhabilitation. Au moyen de ses héroïnes, elle élabore un tableau puissant et inspirant des figures féminines qui rejettent la soumission et affirment leur légitimité dans l'histoire et la société. Son écriture se présente alors comme un pont reliant le témoignage du passé aux promesses de l'avenir, entre l'héritage et l'émancipation.

Sa plume espiègle s'amuse à moquer avec malice l'absurdité du monde, préférant l'humour à la révolte. Comme une étoile brillante éclairant le chemin des esprits perdus à travers les vagues de la littérature militante, Fawzia Assaad entrelace avec talent souvenirs et convictions au cœur de ses créations. Les écrits de Fawzia Assaad brillent comme un astre au milieu de l'obscurité des âges, apaisant les blessures de notre monde tourmenté tout en dévoilant les secrets de ses contradictions. Assaad, tel un flambeau ardent dans la nuit, exalte avec éloquence ceux que la société laisse dans

l'ombre, tout en fustigeant avec véhémence les maux qui la rongent.

L'œuvre de Fawzia Assaad propose une vision singulière et nuancée de l'égyptianité, qui échappe aux pièges de l'uniformisation identitaire pour mieux mettre en lumière la richesse et la complexité qui la constituent. Loin de figer ses personnages dans une représentation monolithique de l'Égypte – qu'elle soit pharaonique, copte, musulmane ou féminine – Assaad mobilise ces héritages comme autant de fragments d'un patrimoine culturel à réinterpréter. L'égyptianité devient ainsi un espace en constante recomposition, traversé par des tensions, des dialogues interculturels et des métamorphoses identitaires.

À travers des figures symboliques comme Isis, l'usage du français comme langue d'écriture étrangère, ou encore la mémoire plurielle de l'exil, Assaad construit une poétique de l'identité en mouvement. Cette identité, loin d'être fermée ou nostalgique, s'inscrit dans une dynamique d'ouverture, de décentrement et de réinvention, en écho à la pensée relationnelle d'Édouard Glissant. L'attachement à la nation égyptienne y est présent, mais il n'est qu'un élément parmi d'autres d'une mosaïque identitaire mouvante et fluide.

En définitive, chez Assaad, l'égyptianité ne constitue pas une menace pour la diversité culturelle, mais au contraire, en devient le socle symbolique. En assumant la complexité des mémoires et des appartenances, elle ouvre la voie à une subjectivité hybride, critique et inclusive. L'Égypte y apparaît comme un mythe vivant, un prisme identitaire capable de fédérer sans uniformiser, d'unir sans effacer. L'égyptianité, dans cette perspective, se révèle moins comme une clôture identitaire que comme une esthétique de la diversité en dialogue avec le monde.

Bibliographie

Ouvrages de Fawzia Assaad

1. Assaad, F. (*L'Égyptienne*). Paris, Mercure de France, 1975.
2. Assaad, F. (*Préfigurations égyptiennes de la pensée de Nietzsche : essai philosophique*). Lausanne, L'Âge d'Homme, 1986.
3. Assaad, F. (*Des Enfants et des Chats*). Lausanne, P.-M. Favre, 1987.
4. Assaad, F. (*La Grande Maison de Louxor*). Paris, L'Harmattan, 1992.
5. Assaad, F. (*Hatshepsout, femme pharaon*). Paris, Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 2000.
6. Assaad, F. (*Hatshepsout, Akhenaton, Néfertiti : pharaons hérétiques*). Paris, Geuthner, 2007.
7. Assaad, F. (*Ahlam et les éboueurs du Caire*). Grolley, Éditions de l'Hèbe, Suisse, 2004.
8. Assaad, F. (*Égypte An II*). Montpellier, Éditions Chèvre-feuille étoilée, 2013.
9. Assaad, F. (*Préfigurations égyptiennes des dogmes chrétiens*). Paris, Geuthner, 2013.

Références critiques et analyses littéraires

10. Agsous, N. *Égypte An II, Fawzia Assaad*, La Cause Littéraire, 21 juin 2014.
11. Fenoglio, I. *Égyptianité et langue française : un cosmopolitisme de bon aloi*, in *Entre Nil et sable : 1920-1960*, Paris, CNDP, 1999, pp. 15-25.
12. **L'Égypte des pharaons est aussi celle des femmes**, Swissinfo, mai 2008.

Références générales sur l'Égypte et le nationalisme égyptien

13. Delanoue, G. *Le nationalisme égyptien ; l'Égypte d'aujourd'hui : permanence et changements, 1805-1976*, CNRS Éditions, Paris, 1977, pp. 129-156.
14. Trabelsi, M. *L'ironie aujourd'hui : lectures d'un discours oblique*, Broché, 2006, pp. 66-68.
15. "L'Égypte des pharaons est aussi celle des femmes", Entretien avec Fawzia Assaad, Swissinfo, 27 mai 2008.

Références théoriques et analyses sur la littérature engagée et la mémoire

16. Gefen, A. *Réparer le monde : La littérature française face au XXIe siècle*, Paris, José Corti, 2017.
17. Loret, É. *La littérature thérapeutique, En Attendant Nadeau*, 2017.
18. Roussel, F. *Réparation en tout genre*, Libération, décembre 2017.
19. **Les principes révolutionnaires et la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen de 1789**, Conseil Constitutionnel, <https://www.conseil-constitutionnel.fr/>.

Références sur la condition féminine et les droits des minorités

20. Lempen, S. *Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses*, avril 1987. Disponible sur : <http://www.e-periodica.ch/>.
21. **Le rôle des femmes dans la société égyptienne**, Swissinfo, mai 2008.
22. Ayad, A. *Le xénisme*, 2017, disponible sur : <http://kabyliesounna.com/>.

Sources en ligne et autres références

- **D’après la Bible... Faut-il craindre le mauvais œil ?**, 1989, disponible sur jw.org.
- **Sciences islamiques et exégèse de la Charia**, accessible sur nabulsi.com.
- Les sites officiels du [Conseil constitutionnel](http://Conseil_constitutionnel) et de Légifrance.
- **Flora MORICET et Pierre-Henri ORTIZ, "Écrire pour réparer le monde : entretien avec Alexandre Gefen"**, 15 mars 2018, accessible sur nonfiction.fr